

POÉSIES

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

JULES LAFORGUE

POÉSIES :

I. — *Le Sanglot de la Terre. Les Complaintes.*

Le Concile féérique. 1 vol.

II. — *L'Imitation de Notre-Dame la Lune. Der-*

niers Vers. Des Fleurs de bonne volonté. . 1 vol.

MORALITÉS LÉGENDAIRES, six contes en prose,

suisvis des DEUX PIGEONS. 1 vol.

MÉLANGES POSTHUMES : *Pensées et Descriptions.*

Pierrot fumiste. Notes sur la Femme. L'Art im-

pressionniste. L'Art en Allemagne. Lettres (en

préparation) 1 vol.

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

Jules Laforgue

Poésies

II

L'IMITATION DE NOTRE-DAME LA LUNE

DERNIERS VERS

DES FLEURS DE BONNE VOLONTÉ

QUATORZIÈME ÉDITION

185883.

4.12.23



PARIS

MERCURE DE FRANCE

XXVI, RUE DE CONDÉ, XXVI



PQ

2323

L8A17

1920

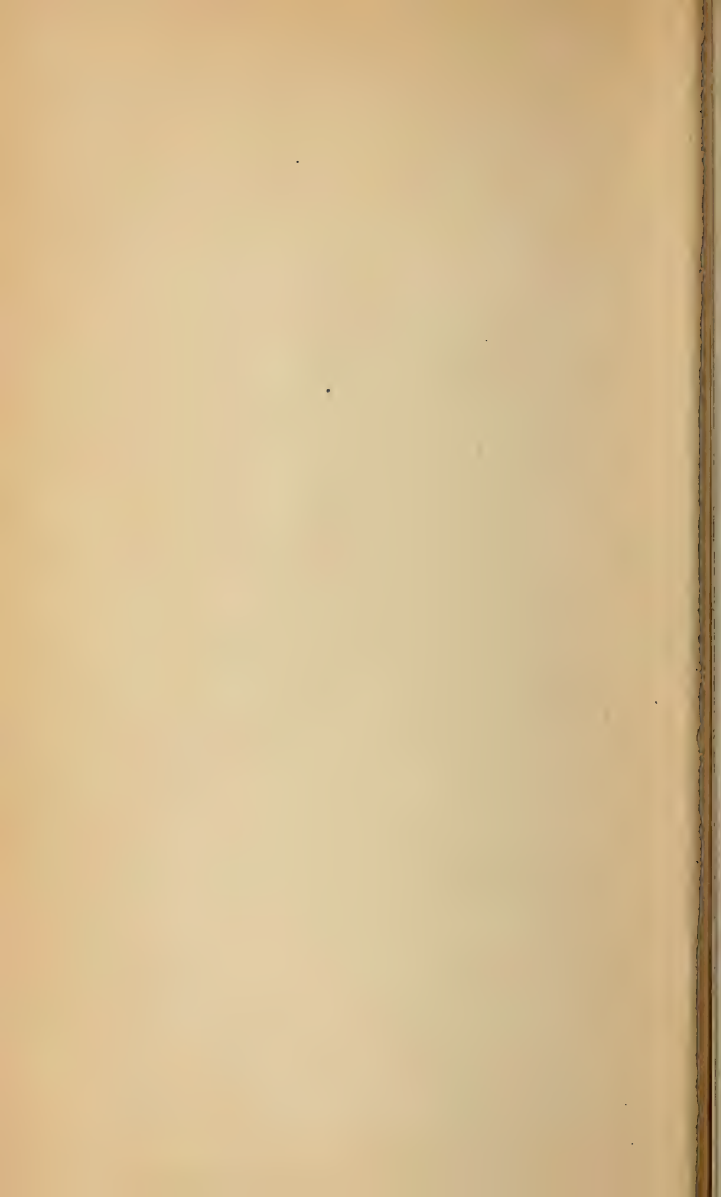
t. 2

L'IMITATION
DE
NOTRE-DAME LA LUNE

SELON
JULES LAFORGUE

Ah ! quel juillet nous avons hiverné,
Per amica silentia lunæ !

ILE DE LA MAINAU
(Lac de Constance.)



A GUSTAVE KAHN

et aussi à la mémoire

de la petite Salammbó, prêtresse de Tanit

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays.

UN MOT AU SOLEIL

POUR COMMENCER

Soleil ! soudard plaqué d'ordres et de crachats,
Planteur mal élevé, sache que les Vestales
A qui la Lune, en son équivoque œil-de-chat,
Est la rosace de l'Unique Cathédrale,

Sache que les Pierrots, phalènes des dolmens
Et des nymphéas blancs des lacs où dort Gomorrhe,
Et tous les bienheureux qui pâturent l'Eden
Toujours printanier des renoncements, — t'abhorrent.

Et qu'ils gardent pour toi des mépris spéciaux,
Bellâtre, Maquignon, Ruffian, Rastaquouère
A breloques d'œufs d'or, qui le prends de si haut
Avec la terre et son Orpheline lunaire.

Continue à fournir de couchants avinés
Les lendemains vomis des fêtes nationales,
A styler tes saisons, à nous bien déchaîner
Les drames de l'Apothéose Ombilicale !

Va, Phœbus ! mais, Dèva, dieu des Réveils cabrés,
Regarde un peu parlois ce Port-Royal d'esthètes
Qui, dans leurs décamérons lunaires au frais,
Ne parlent de rien moins que mettre à prix ta tête.

Certes, tu as encor devant toi de beaux jours ;
Mais la tribu s'accroît, de ces vieilles pratiques
De l'A quoi bon ? qui vont rêvant l'art et l'amour
Au seuil lointain de l'Agrégat inorganique.

Pour aujourd'hui, vieux beau, nous nous contenterons
De mettre sous le nez de Ta Badauderie
Le mot dont l'Homme t'a déjà marqué au front ;
Tu ne t'en étais jamais douté, je parie ?

— Sache qu'on va disant d'une belle phrase, os
Sonore mais très nul comme suc médullaire,
De tout boniment creux enfin : c'est du pathos,
C'est du PHŒBUS ! — Ah ! pas besoin de commentaires.

O Vision du temps où l'être trop puni,
D'un : « Eh ! va donc, Phœbus ! » te rentrera ton prêche
De vieux *Crescite et multiplicamini*,
Pour s'inoculer à jamais la Lune fraîche !

LITANIES

DES PREMIERS QUARTIERS DE LA LUNE

Lune bénie
Des insomnies,

Blanc médaillon
Des Endymions,

Astre fossile
Que tout exile,

Jaloux tombeau
De Salammbô,

Embarcadère
Des grands Mystères,

Madone et miss
Diane-Artémis,

Sainte Vigie
De nos orgies,

Jettatura
Des baccarats,

Dame très lasse
De nos terrasses,

Philtre attisant
Les vers-luisants,

Rosace et dôme
Des derniers psaumes,

Bel œil-de-chat
De nos rachats,

Sois l'Ambulance
De nos croyances !

Sois l'édredon
Du Grand-Pardon !

AU LARGE

Comme la nuit est lointainement pleine
De silencieuse infinité claire !
Pas le moindre écho des gens de la terre,
Sous la Lune méditerranéenne !

Voilà le Néant dans sa pâle gangue,
Voilà notre Hostie et sa Sainte-Table,
Le seul bras d'ami par l'Inconnaissable,
Le seul mot solvable en nos folles langues !

Au delà des cris choisis des époques,
Au delà des sens, des larmes, des vierges,
Voilà quel astre indiscutable émerge,
Voilà l'immortel et seul soliloque !

Et toi, là-bas, pot-au-feu, pauvre Terre !
Avec tes essais de mettre en rubriques
Tes reflets perdus du Grand Dynamique,
Tu fais un métier, ah ! bien sédentaire !



CLAIR DE LUNE

Penser qu'on vivra jamais dans cet astre,
Parfois me flanque un coup dans l'épigastre.

Ah ! tout pour toi, Lune, quand tu t'avances
Aux soirs d'août par les féeries du silence !

Et quand tu roules, démâtée, au large
A travers les brisants noirs des nuages !

Oh ! monter, perdu, m'épancher à même
Ta vasque de béatifiants baptêmes !

Astre atteint de cécité. fatal phare
Des vols migrants des plaintifs Icares !

Œil stérile comme le suicide,
Nous sommes le congrès des las, préside ;

Crâne glacé, raille les calvities
De nos incurables bureaucrati s ;

O pilule des léthargies finales,
Infuse-toi dans nos durs encéphales !

O Diane à la chlamyde très dorique,
L'Amour cuve, prend ton carquois et pique,

Ah ! d'un trait inoculant l'être aptère,
Les cœurs de bonne volonté sur terre !

Astre lavé par d'inouïs déluges,
Qu'un de tes chastes rayons fébrifuges,

Ce soir, pour inonder mes draps, dévie,
Que je m'y lave les mains de la vie !

CLIMAT, FAUNE ET FLORE
DÈ LA LUNE

Des nuits, ô Lune d'Immaculée-Conception,
Moi, vermine des nébuleuses d'occasion,
J'aime, du frais des toits de notre Babylone,
Concevoir ton climat et ta flore et ta faune.

Ne sachant qu'inventer pour t'offrir mes ennuis,
O Radeau du Nihil aux quais seuls de nos nuits !

Ton atmosphère est fixe, et tu rêves, figée
En climats de silence, écho de l'hypogée
D'un ciel atone où nul nuage ne s'endort
Par des vents chuchotant tout au plus qu'on est mort ?
Des montagnes de nacre et des golfes d'ivoire
Se renvoient leurs parois de mystiques ciboires,

En anses où, sur maint pilotis, d'un air lent,
Des Sirènes font leurs nattes, lèchent leurs flancs,
Blêmes d'avoir gorgé de lunaires luxures
Là-bas, ces gais dauphins aux geysers de mercure.

Oui, c'est l'automne incantatoire et permanent
Sans thermomètre, embaumant mers et continents,
Étangs aveugles, lacs ophtalmiques, fontaines
De Léthé, cendres d'air, déserts de porcelaine,
Oasis, solfatares, cratères éteints,
Arctiques sierras, cataractes l'air en zinc,
Haux-plateaux crayeux, carrières abandonnées,
Nécropoles moins vieilles que leurs graminées,
Et des dolmens par caravanes, — et tout très
Ravi d'avoir fait son temps, de rêver au frais.

Salut, lointains crapauds ridés, en sentinelles
Sur les pics, claquant des dents à ces tourterelles
Jeunes qu'intriguent vos airs ! Salut, cétacés
Lumineux ! et vous, beaux comme des cuirassés,
Cygnes d'antan, nobles témoins des cataclysmes ;
Et vous, paons blancs cabrés en aurores de prismes ;
Et vous, Fœtus voûtés, glabres contemporains
Des Sphinx brouteurs d'ennuis aux moustaches d'airain,
Qui, dans le clapotis des grottes basaltiques,
Ruminez l'Enfin ! comme une immortelle chique !

Oui, rennes aux andouillers de cristal ; ours blancs
Graves comme des Mages, vous déambulant,
Les bras en croix vers les miels du divin silence !
Porcs-épics fourbissant sans but vos blêmes lances ;
Oui, papillons aux reins pavoisés de bijoux
Ouvrant vos ailes à deux battants d'in-folios ;
Oui, gélatines d'hippopotames en pâles
Flottaisons de troupeaux éclaireurs d'encéphales ;
Pythons en intestins de cerveaux morts d'abstrait,
Bancs d'éléphas moisis qu'un souffle effriterait !

Et vous, fleurs fixes ! mandragores à visages,
Cactus obéliscals aux fruits en sarcophages,
Forêts de cierges massifs, parcs de polypiers,
Palmiers de corail blanc aux résines d'acier !
Lys marmoréens à sourires hystériques,
Qui vous mettez à débiter d'albes musiques
Tous les cent ans, quand vous allez avoir du lait !
Champignons aménagés comme des palais !

O Fixe ! on ne sait plus à qui donner la palme
Du lunaire ; et surtout qu'elle façon de calme !
Tout a l'air émané d'un même acte de foi
Au Néant Quotidien sans comment ni pourquoi !
Et rien ne fait de l'ombre, et ne se désagrège ;
Ne naît, ni ne mûrit ; tout vit d'un Sortilège

Sans foyer qui n'induit guère à se mettre en frais
Que pour des amours blancs, lunaires et distraits...

Non, l'on finirait par en avoir mal de tête,
Avec le rire idiot des marbres Egynètes
Pour jamais tant tout ça stagne en un miroir mort !
Et l'on oublierait vite comment on en sort.

Et pourtant, ah ! c'est là qu'on en revient encore
Et toujours, quand on a compris le Madrépore.

GUITARE

Astre sans cœur et sans reproche,
O Maintenon de vieille roche !

Très Révérende Supérieure
Du cloître où l'on ne sait plus l'heure,

D'un Port-Royal port de Circée
Où Pascal n'a d'autres *Pensées*

Que celles du roseau qui jase
Ne sait plus quoi, ivre de vase..

Oh ! qu'un Philippe de Champagne,
Mais né pierrot, vienne et te peigne !

Un rien, une miniature
De la largeur d'une tonsure ;

Ça nous ferait un scapulaire
Dont le contact anti-solaire,

Par exemple aux pieds de la femme,
Ah ! nous serait tout un programme !

PIERROTS

I

C'est, sur un cou qui, raide, émerge
D'une fraise empesée *idem*,
Une face imberbe au cold-cream,
Un air d'hydrocéphale asperge.

Les yeux sont noyés de l'opium
De l'indulgence universelle,
La bouche clownesque ensorcèle
Comme un singulier géranium.

Bouche qui va du trou sans bonde
Glacialement désopilé,
Au transcendantal en-allé
Du souris vain de la Joconde.

Campant leur cône enfariné
Sur le noir serre-tête en soie,
Ils font rire leur patte d'oie
Et froncent en trèfle leur nez.

Ils ont comme chaton de bague
Le scarabée égyptien,
A leur boutonnière fait bien
Le pissenlit des terrains vagues.

Ils vont, se sustentant d'azur,
Et parfois aussi de légumes,
De riz plus blanc que leur costume,
De mandarines et d'œufs durs.

Ils sont de la secte du Blême,
Ils n'ont rien à voir avec Dieu,
Et sifflent : « Tout est pour le mieux
« Dans la meilleur' des mi-carême ! »

II

Le cœur blanc tatoué
De sentences lunaires,
Ils ont : « Faut mourir, frères ! »
Pour mot-d'ordre-Evohé

Quand trépassé une vierge,
Ils suivent son convoi,
Tenant leur cou tout droit
Comme on porte un beau cierge.

Rôle très fatigant,
D'autant qu'ils n'ont personne
Chez eux, qui les frictionne
D'un conjugal onguent.

Ces dandys de la Lune
S'imposent, en effet,
De chanter « s'il vous plaît ? »
De la blonde à la brune.

Car c'est des gens blasés ;
Et s'ils vous semblent dupes,
Çà et là, de la Jupe,
Lange à cicatriser,

Croyez qu'ils font la bête
Afin d'avoir des seins,
Pis-aller de coussins
A leurs savantes têtes.

Ecarquillant le cou
Et feignant de comprendre
De travers, la voix tendre,
Mais les yeux si filous !

— D'ailleurs, de mœurs très fines,
Et toujours fort corrects,
(Ecole des cromlechs
Et des tuyaux d'usines).

III

Comme ils vont molester, la nuit,
Au profond des parcs, les statues,
Mais n'offrant qu'au moins dévêtues
Leur bras et tout ce qui s'ensuit,

En tête à tête avec la femme
Ils ont toujours l'air d'être un tiers,
Confondent demain avec hier,
Et demandent *Rien* avec âme !

Jurent « je t'aime ! » l'air là-bas,
D'une voix sans timbre, en extase,
Et concluent aux plus folles phrases
Par des : « Mon Dieu, n'insistons pas ? »

Jusqu'à ce qu'ivre, Elle s'oublie,
Prise d'on ne sait quel besoin
De lune ? dans leurs bras, fort loin
Des convenances établies.

IV

Maquillés d'abandon, les manches
En saule, ils leur font des serments,
Pour être vrais trop véhéments !
Puis tumultuent en gigues blanches,

Beuglant : Ange ! tu m'as compris, .
A la vie, à la mort ! — et songent :
Ah ! passer là-dessus l'éponge !...
Et c'est pas chez eux parti pris,

Hélas ! mais l'idée de la femme
Se prenant au sérieux encor
Dans ce siècle, voilà, les tord
D'un rire aux déchirantes gammes !

Ne leur jetez pas la pierre, ô
Vous qu'affecte une jarretière !
Allez, ne jetez pas la pierre
Aux blancs parias, aux purs pierrots !

V

Blancs enfants de chœur de la Lune,
Et lunologues éminents,
Leur Eglise ouvre à tout venant,
Claire d'ailleurs comme pas une.

Ils disent, d'un œil faisandé,
Les manches très sacerdotales,
Que ce bas monde de scandale
N'est qu'un des mille coups de dé

Du jeu que l'Idée et l'Amour,
Afin sans doute de connaître
Aussi leur propre raison d'être,
Ont jugé bon de mettre au iour.

Que nul d'ailleurs ne vaut le nôtre,
Qu'il faut pas le traiter d'hôtel
Garni vers un plus immortel,
Car nous sommes faits l'un pour l'autre ;

Qu'enfin, et rien de moins subtil,
Ces gratuites antinomies
Au fond ne nous regardant mie,
L'art de tout est l'*Ainsi soit-il* ;

Et que, chers frères, le beau rôle
Est de vivre de but en blanc
Et, dût-on se battre les flancs,
De hausser à tout les épaules.

PIERROTS

(On a des principes).

Elle disait, de son air vain fondamental :

« Je t'aime pour toi seul ! » — Oh ! là, là, grêle histoire ;
Oui, comme l'art ! Du calme, ô salaire illusoire
Du capitaliste Idéal !

Elle faisait : « J'attends, me voici, je sais pas »...

Le regard pris de ces larges candeurs des lunes ;
— Oh ! là, là, ce n'est pas peut-être pour des prunes,
Qu'on a fait ses classes ici-bas ?

Mais voici qu'un beau soir, infortunée à point,

Elle meurt ! — Oh ! là, là ; bon, changement de thème !
On sait que tu dois ressusciter le troisième
Jour, sinon en personne, du moins

Dans l'odeur, les verdure, les eaux des beaux mois !

Et tu iras, levant encore bien plus de dupes
Vers le Zaïmph de la Joconde, vers la Jupe !
Il se pourra même que j'en sois.

PIERROTS

(*Scène courte mais typique.*)

Il me faut, vos yeux ! Dès que je perds leur étoile,
Le mal des calmes plats s'engouffre dans ma voile,
Le frisson du *Væ soli* ! gargouille en mes moelles...

Vous auriez dû me voir après cette querelle !
J'errais dans l'agitation la plus cruelle,
Criant aux murs : Mon Dieu ! mon Dieu ! Que dira-t-elle ?

Mais aussi, vrai, vous me blessâtes aux antennes
De l'âme, avec les mensonges de votre traine,
Et votre tas de complications mondaines.

Je voyais que vos yeux me lançaient sur des pistes,
Je songeais : Oui, divins, ces yeux ! mais rien n'existe
Derrière ! Son âme est affaire d'oculiste.

Moi, je suis laminé d'esthétiques loyales !
Je hais les trémolos, les phrases nationales ;
Bref, le violet gros deuil est ma couleur locale.

Je ne suis point « ce gaillard-là ! » ni Le Superbe !
Mais mon âme, qu'un cri un peu cru exacerbe,
Est au fond distinguée et franche comme une herbe.

J'ai des nerfs encor sensibles au son des cloches,
Et je vais en plein air sans peur et sans reproche,
Sans jamais me sourire en un miroir de poche.

C'est vrai, j'ai bien roulé ! j'ai râlé dans des gîtes
Peu vous ; mais, n'en ai-je pas plus de mérite
A en avoir sauvé la foi en vos yeux ? dites...

— Allons, faisons la paix, Venez, que je vous berce,
Enfant. Eh bien ?

— C'est que, votre pardon me verse
Un mélange (confus) d'impressions... diverses...

(Exit.)

LOCUTIONS DES PIERROTS

I

Les mares de vos yeux aux joncs de cils,
O vaillante oisive femme,
Quand donc me renverront-ils
La Lune-levante de ma belle âme ?

Voilà tantôt une heure qu'en langueur
Mon cœur si simple s'abreuve
De vos vilaines rigueurs,
Avec le regard bon d'un terre-neuve.

Ah ! madame, ce n'est vraiment pas bien,
Quand on n'est pas la Joconde,
D'en adopter le maintien
Pour induire en spleens tout bleus le pauv' monde ;

II

Ah ! le divin attachement
Que je nourris pour Cydalise,
Maintenant qu'elle échappe aux prises
De mon lunaire entendement !

Vrai, je me ronge en des détresses,
Parmi les fleurs de son terroir
A seule fin de bien savoir
Quelle est sa faculté-maîtresse !

— C'est d'être la mienne, dis-tu ?
Hélas ! tu sais bien que j'oppose
Un démenti formel aux poses
Qui sentent par trop l'impromptu.

III

Ah ! sans Lune, quelles nuits blanches,
Quels cauchemars pleins de talent !
Vois-je pas là nos cygnes blancs ?
Vient-on pas de tourner la clenche ?

Et c'est vers toi que j'en suis là.
Que ma conscience voit double,
Et que mon cœur pêche en eau trouble,
Ève, Joconde et Dalila !

Ah ! par l'infini circonflexe
De l'ogive où j'ahanne en croix,
Vends moi donc une bonne fois
La raison d'être de Ton Sexe !

IV

Tu dis que mon cœur est à jeun
De quoi jouer tout seul son rôle,
Et que mon regard ne t'enjôle
Qu'avec des infinis d'emprunt !

Et tu rêvais avoir affaire
A quelque pauvre in-octavo...
Hélas ! c'est vrai que mon cerveau
S'est vu, des soirs, trois hémisphères.

Mais va, l'œillet de tes vingt ans,
Je l'arrose aux plus belles âmes
Qui soient ! — Surtout, je n'en réclame
Pas, sais-tu, de ta part autant !

V

T'occupe pas, sois Ton Regard,
Et sois l'âme qui s'exécute ;
Tu fournis la matière brute,
Je me charge de l'œuvre d'art.

Chef-d'œuvre d'art sans idée-mère
Par exemple ! Oh ! dis, n'est-ce pas,
Faut pas nous mettre sur les bras
Un cri des Limbes prolifères ?

Allons, je sais que vous avez
L'égoïsme solide au poste,
Et même prêt aux holocaustes
De l'ordre le plus élevé.

VI

Je te vas dire : moi, quand j'aime,
C'est d'un cœur, au fond sans apprêts,
Mais dignement élaboré
Dans nos plus singuliers problèmes.

Ainsi, pour mes mœurs et mon art,
C'est la période védique
Qui seule a bon droit revendique
Ce que j'en « attelle à ton char. »

Comme c'est notre Bible hindoue
Qui, tiens, m'amène à caresser,
Avec ces yeux de cétacé,
Ainsi, bien sans but, ta joue.

VII

Cœur de profil, petite âme douillette,
Tu veux te tremper un matin en moi,
Comme on trempe, en levant le petit doigt,
Dans son café au lait une mouillette !

Et mon amour, si blanc, si vert, si grand,
Si tournoyant ! ainsi ne te suggère
Que pas-de-deux, silhouettes légères
A enlever sur ce solide écran !

Adieu. — Qu'est-ce encor ? Allons bon, tu pleures !
Aussi pourquoi ces grands airs de vouloir,
Quand mon Étoile t'ouvre son peignoir,
D' Hélas, chercher midi flambant à d'autres heures !

VIII

Ah ! tout le long du cœur
Un vieil ennui m'effleure...
M'est avis qu'il est l'heure
De renaître moqueur.

Eh bien ? je t'ai blessée ?
Ai-je eu le sanglot faux,
Que tu prends cet air sot
De *La Cruche cassée* ?

Tout divague d'amour ;
Tout, du cèdre à l'hysope,
Sirote sa syncope ;
J'ai fait un joli four.

IX

Ton geste,
Houri,
M'a l'air d'un *memento mori*
Qui signifie au fond : va, reste ..

Mais, je te dirai ce que c'est,
Et pourquoi je pars, foi d'honnête
Poète
Français.

Ton cœur a la conscience nette,
Le mien n'est qu'un individu
Perdu
De dettes.

X

Que loin l'âme type
Qui m'a dit adieu
Parce que mes yeux
Manquaient de principes !

Elle, en ce moment,
-Elle, si pain tendre,
Oh ! peut-être engendre
Quelque garnement.

Car on l'a unie
Avec un monsieur,
Ce qu'il y a de mieux,
Mais pauvre en génie.

XI

Et je me console avec la

Bonne fortune

De l'alme Lune.

O Lune, *Ave Paris stella !*

Tu sais si la femme est cramponne ;

Eh bien, déteins,

Glace sans tain,

Sur mon œil ! qu'il soit tout atone,

Qu'il déclare : ô folles d'essais,

Je vous invite

A prendre vite,

Car c'est à prendre et à laisser.

XII

Encore un livre ; Ô nostalgies
Loin de ces très goujates gens,
Loin des saluts et des argents,
Loin de nos phraséologies !

Encore un de mes pierrots mort ;
Mort d'un chronique orphelinisme ;
C'était un cœur plein de dandysme
Lunaire, en un drôle de corps.

Les dieux s'en vont ; plus que des hures ;
Ah ! ça devient tous les jours pis ;
J'ai fait mon temps, je déguerpis
Vers l'Inclusive Sinécure !

XIII

Eh bien, oui, je l'ai chagrinée,
Tout le long, le long de l'année ;
Mais quoi ! s'en est-elle étonnée ?

Absolus, drapés de layettes,
Aux lunes de miel de l'Hymette,
Nous avons par trop l'air vignette !

Ma vitre pleure, adieu ! l'on bâille
Vers les ciels couleur de limaille
Où la Lune a ses funérailles.

Je ne veux accuser nul être,
Bien qu'au fond tout m'ait pris en traître.
Ah ! pâtre, sans but là-bas ! pâtre...

XIV

Les mains dans les poches,
Le long de la route,
J'écoute
Mille cloches
Chantant : « les temps sont proches,
« Sans que tu t'en doutes ! »

Ah ! Dieu m'est égal !
Et je suis chez moi !
Mon toit
Très natal
C'est Tout. Je marche droit,
Je fais pas de mal.

Je connais l'Histoire,
Et puis la Nature,
Ces foires
Aux ratures ;
Aussi je vous assure
Que l'on peut me croire !

XV

J'entends battre mon Sacré-Cœur
Dans le crépuscule de l'heure,
Comme il est méconnu, sans sœur,
Et sans destin, et sans demeure !

J'entends battre ma chair
Equivoquant par mes artères,
Entre les Edens de mes vers
Et la province de mes pères.

Et j'entends la flûte de Pan
Qui chante : « Bats, bats la campagne !
« Meurs, quand tout vit à tes dépens ;
« Mais entre nous, va, qui perd gagne ! »

XVI

Je ne suis qu'un viveur lunaire
Qui fait des ronds dans les bassins,
Et cela, sans autre dessein
Que devenir un légendaire.

Retroussant d'un air de défi
Mes manches de mandarin pâle,
J'arrondis ma bouche et — j'exhale
Des conseils doux de Crucifix.

Ah ! oui, devenir légendaire,
Au seuil des siècles charlatans !
Mais où sont les Lunes d'antan ?
Et que Dieu n'est-il à refaire ?

DIALOGUE

AVANT LE LEVER DE LA LUNE

— Je veux bien vivre ; mais vraiment,
L'Idéal est trop élastique !

— C'est l'Idéal, son nom l'implique,
Hors son non-sens, le verbe ment.

— Mais, tout est conteste ; les livres
S'accouchent, s'entretuent sans lois !

— Certes ! l'Absolu perd ses droits,
Là, où le Vrai consiste à vivre.

— Et, si j'amène pavillon
Et repasse au Néant ma charge ?

— L'Infini, qui souffle du large,
Dit : « Pas de bêtises, voyons ! »

— Ces chantiers du Possible ululent
A l'Inconcevable, pourtant !

— Un degré, comme il en est tant
Entre l'aube et le crépuscule.

— Être actuel, est-ce, du moins,
Être adéquat à Quelque Chose ?

— Conséquemment, comme la rose
Est nécessaire à ses besoins.

— Façon de dire peu commune
Que Tout est cercles vicieux ?

— Vicieux, mais Tout !

— J'aime mieux
Donc m'en aller selon la Lune.

LUNES EN DÉTRESSE

Vous voyez, la Lune chevauche
Les nuages noirs à tous crins,
Cependant que le vent embouche
Ses trente-six mille buccins !

Adieu, petits cœurs benjamins
Choyés comme Jésus en crèche,
Qui vous vantiez d'être orphelins
Pour avoir toute la brioche !

Partez dans le vent qui se fâche,
Sous la Lune sans lendemains,
Cherchez la pâtée et la niche
Et les douceurs d'un traversin.

Et vous, nuages à tous crins,
Rentrez ces profils de reproche,
C'est les trente-six mille buccins
Du vent qui m'ont rendu tout lâche.

D'autant que je ne suis pas riche,
Et que Ses yeux dans leurs écrins
Ont déjà fait de fortes brèches
Dans mon patrimoine enfantin.

Partez, partez, jusqu'au matin !
Ou, si ma misère vous touche,
Eh bien, cachez aux traversins
Vos têtes, naïves autruches,

Eternelles, chères embûches
Où la Chimère encor trébuche !

PETITS MYSTÈRES

Chut ! Oh ! ce soir, comme elle est près !
Vrai, je ne sais ce qu'elle pense,
Me ferait-elle des avances ?
Est-ce là le rayon qui fiance
Nos cœurs humains à son cœur frais ?

Par quels ennuis kilométriques
Mener ma silhouette encor,
Avant de prendre mon essor
Pour arrimer, veuf de tout corps,
A ses dortoirs madréporiques.

Mets de la Lune dans ton vin,
M'a dit sa moue cadennassée ;
Je ne bois que de l'eau glacée,
Et de sa seule panacée
Mes tissus qui stagnent ont faim.

Lune, consomme mon baptême,
Lave mes yeux de ton linceul ;
Qu'aux hommes, je sois ton filleul ;
Et pour nos compagnes, le seul
Qui les délivre d'elles-mêmes.

Lune, mise au ban du Progrès
Des populaces des Étoiles.
Volatilise-moi les moelles,
Que je t'arrive à pleines voiles,
Dolmen, Cyprès, Amen, au frais !

NUITAMMENT

O Lune, coule dans mes veines
Et que je me soutienne à peine,

Et croie t'aplatir sur mon cœur !
Mais, elle est pâle à faire peur !

Et montre par son teint, sa mise,
Combien elle en a vu de grises !

Et ramène, se sentant mal,
Son cachemire sidéral,

Errante Delos, nécropole,
Je veux que tu fasses école ;

Je te promets en ex-voto
Les Putiphars de mes manteaux !

Et tiens, adieu ; je rentre en ville
Mettre en train deux ou trois idylles,

En m'annonçant par un Péan
D'épithalame à ton Néant.

ÉTATS

Ah ! ce soir, j'ai le cœur mal, le cœur à la Lune.
O Nappes du silence, étalez vos lagunes ;
O toits, terrasses, bassins, colliers dénoués
De perles, tombes, lys, chats en peine, louez
La Lune, notre Maitresse à tous, dans sa gloire :
Elle est l'Hostie ! et le silence est son ciboire !
Ah ! qu'il fait bon, oh ! bel et bon, dans le halo
De deuil de ce diamant de la plus belle eau !
O Lune, vous allez me trouver romanesque,
Mais voyons, oh ! seulement de temps en temps est-c'que
Ce serait fol à moi de me dire, entre nous,
Ton Christophe Colomb, ô Colombe, à genoux ?
Allons, n'en parlons plus ; et déroulons l'office
Des minuits, confits dans l'alcool de tes délices.

Ralento vers nous, ô dolente Cité,
Cellule en fibroïne aux organes ratés !
Rappelle-toi les centaures, les villes mortes,
Palmyre, et les sphinx camards des Thèbe aux cent portes ;
Et quelle Gomorrhe a sous ton lac de Lethé
Ses catacombes vers la stérile Astarté !
Et combien l'homme, avec ses relatifs « Je t'aime »,
Est trop anthropomorphe au delà de lui-même,
Et ne sait que vivoter comm' ça des bonjours
Aux bonsoirs tout en s'arrangeant avec l'Amour.
— Ah ! Je vous disais donc, et cent fois plutôt qu'une
Que j'avais le cœur mal, le cœur bien à la Lune.

LA LUNE EST STÉRILE

Lune, Pape abortif à l'amiable, Pape
Des Mormons pour l'art, dans la jalouse Paphos
Où l'État tient gratis les fils de la soupape
D'échappement des apoplectiques Cosmos !

C'est toi, léger manuel d'instincts, toi qui circules,
Glaçant, après les grandes averses, les œufs
Obtus de ces myriades d'animalcules
Dont les simouns mettraient nos muqueuses en feu !

Tu ne sais que la fleur des sanglantes chimies ;
Et perces nos rideaux, nous offrant le lotus
Qui constipe les plus larges polygamies,
Tout net, de l'excrément logique des fœtus.

Carguez-lui vos rideaux, citoyens de mœurs lâches ;
C'est l'Extase qui paie comptant, donne son Ut
Des deux sexes et veut pas même que l'on sache
S'il se peut qu'elle ait, hors de l'art pour l'art, un but.

On allèche de vie humaine, à pleines voiles,
Les Tantales virtuels, peu intéressants
D'ailleurs, sauf leurs cordiaux, qui rêvent dans nos moelles
Et c'est un produit net qu'encaissent nos bons sens.

Et puis, l'atteindrons-nous, l'Oasis aux citernes,
Où nos cœurs toucheraient les pays qu'On leur doit ?
Non, c'est la rosse aveugle aux cercles sempiternes
Qui tourne pour autrui les bons chevaux de bois.

Ne vous distrayez pas, avec vos grosses douanes ;
Clefs de fa, clefs de sol, huit stades de claviers,
Laissez faire, laissez passer la caravane
Qui porte à l'Idéal ses plus riches dossiers !

L'Art est tout, du droit divin de l'Inconscience ;
Après lui, le déluge ! et son moindre regard
Est le cercle infini dont la circonférence
Est partout, et le centre immoral nulle part.

Pour moi, déboulonné du pôle de stylite
Qui me sied, dès qu'un corps a trop de son secret,
J'affiche : celles qui voient tout, je les invite
A venir, à mon bras, des soirs, prendre le frais.

Or voici : nos deux Cris, abaissant leurs visières,
Passent mutuellement, après quiproquos,
Aux chers peignes du cru leurs moelles épinières
D'où lèvent débusqués tous les archets locaux.

Et les ciels familiers liserés de folie
Neigeant en charpie éblouissante, faut voir
Comme le moindre appel : c'est pour nous seuls ! rallie
Les louables efforts menés à l'abattoir !

Et la santé en deuil ronronne ses vertiges,
Et chante, pour la forme : « Hélas ! ce n'est pas bien,
» Par ces pays, pays si tournoyants, vous dis-je,
» Où la faim d'Infini justifie les moyens. »

Lors, qu'ils sont beaux les flancs tirant leurs révérences
Au sanglant capitaliste berné des nuits,
En s'affalant cuver ces jeux sans conséquence !
Oh ! n'avoir à songer qu'à ses propres ennuis !

— Bons aïeux qui geigniez semaine sur semaine,
Vers mon Cœur, baobab des védiques terroirs,
Je m'agite aussi ! mais l'Inconscient me mène ;
Or, il sait ce qu'il fait, je n'ai rien à y voir.

STÉRILITÉS

Cautérise et coagule
En virgules
Ses lagunes des cerises
Des félines Ophélie
Orphelines en folie.

Tarentule de feintises
La remise
Sans rancune des ovules
Aux félines Ophélie
Orphelines en folie.

Sourd aux brises des scrupules,
Vers la bulle
De la lune, adieu, nolise
Ces félines Ophélie
Orphelines en folie ! .

LES LINGES, LE CYGNE

Ce sont les linges, les linges,
Hôpitaux consacrés aux cruors et aux fanges ;
Ce sont les langes, les langes,
Où l'on voudrait, ah ! redorloter ses méninges !

Vos linges pollués, Noël de Bethléem !
De la lessive des linceuls des requiems
De nos touchantes personnalités, aux langes
Des berceaux, vite à bas, sans doubles de rechange,
Qui nous suivent, transfigurés (fatals vauriens
Que nous sommes) ainsi que des Langes gardiens.
C'est la guimpe qui dit, même aux trois quarts meurtrie :
« Ah ! pas de ces familiarités, je vous prie... »
C'est la peine avalée aux édredons d'eider ;
C'est le mouchoir laissé, parlant d'âme et de chair

Et de scènes ! (Je vous pris la main sous la table,
 J'eus même des accents vraiment inimitables),
 Mais ces malentendus ! l'adieu noir ! — Je m'en vais !
 — Il fait nuit ! — Que m'importe ! à moi, chemins mauvais !
 Puis, comme Phèdre en ses illicites malaises :
 « Ah ! que ces draps d'un lit d'occasion me pèsent ! »
 Linges adolescents, nuptiaux, maternels ;
 Nappe qui drape la Sainte-Table ou l'autel,
 Purificatoire au Calice, manuterges,
 Refuges des baisers convolant vers les cierges.
 O langes invalides, linges aveuglants !
 Oreillers du bon cœur toujours convalescent
 Qui dit, même à la sœur, dont le toucher l'écœure :
 « Rien qu'une cuillerée, ah ! toutes les deux heures... »
 Voie Lactée à charpie en surplis : lourds jupons
 A plis d'ordre dorique à lesquels nous rampons
 Rien que pour y râler, doux comme la tortue
 Qui grignote au soleil une vieille laitue.
 Linges des grandes maladies ; champs-clos des draps
 Fleurant : Soulez-vous, va, tant que ça ira !
 Et les cols rabattus des jeunes filles fières,
 Les bas blancs bien tirés, les chants des lavandières,
 Le peignoir sur la chair de poule après le bain,
 Les cornettes des sœurs, les voiles, les béguins,
 La province et ses armoires, les lingeries
 Du lycée et du cloître ; et les bonnes prairies

Blanches des traversins rafraichissant leurs creux
De parfums de famille aux tempes sans aveux,
Et la mort ! pavoisez les balcons de draps pâles,
Les cloches ! car voici que des rideaux s'exhale
La procession du beau Cygne ambassadeur
Qui mène Lohengrin au pays des candeurs !

Ce sont les linges, les linges,
Hôpitaux consacrés aux cruors et aux fanges !
Ce sont les langes, les langes,
Où l'on voudrait, ah ! redorloter ses méninges.

NOBLES
ET
TOUCHANTES DIVAGATIONS
SOUS LA LUNE

Un chien perdu grelotte en abois à la Lune...
Oh ! pourquoi ce sanglot quand nul ne l'a battu ?
Et, nuits ! que partout la même Ame ! En est-il une
Qui n'aboie à l'exil ainsi qu'un chien perdu ?

Non, non ; pas un caillou qui ne rêve un ménage,
Pas un soir qui ne pleure : encore un aujourd'hui !
Pas un Moi qui n'écume aux barreaux de sa cage
Et n'épluche ses jours en filaments d'ennui.

Et les bons végétaux ! des fossiles qui gisent
En pliocènes tufs de squelettes parias,
Aux printemps aspergés par les steppes kirghyses,
Aux roses des contreforts de l'Himalaya !

Et le vent qui beugle, apocalyptique Bête
S'abattant sur des toits aux habitants pourris,
Qui secoue en vain leur huis-clos, et puis s'arrête,
Pleurant sur son cœur à Sept-Glaives d'incompris.

Tout vient d'un seul impératif catégorique,
Mais qu'il a le bras long, et la matrice loin !
L'Amour, l'amour qui rêve, ascétise et fornique ;
Que n'aimons-nous pour nous dans notre petit coin ?

Infini, d'où sors-tu ? Pourquoi nos sens superbes
Sont-ils fous d'au-delà les claviers octroyés,
Croient-ils à des miroirs plus heureux que le Verbe,
Et se tuent ? Infini, montre un peu tes papiers !

Motifs décoratifs, et non but de l'Histoire,
Non le bonheur pour tous, mais de coquets moyens
S'objectivant en nous substratums sans pourboires,
Trinité de Molochs, le Vrai, le Beau, le Bien.

Nuages à profils de kaïns ? vents d'automne
Qui, dans l'antiquité des Pans soi-disant gais,
Vous lamentiez aux toits des temples heptagones,
Voyez, nous rebrodons les mêmes Anankès.

Jadis les gants violets des Révérendissimes
De la Théologie en conciles cités,
Et l'évêque d'Hippone attelant ses victimes
Au char du Jaggernaut Œcuménicité ;

Aujourd'hui, microscope de télescope ! Encore,
Nous voilà relançant l'Ogive au toujours Lui,
Qu'il y tourne casaque, à neuf qu'il s'y redore
Pour venir nous bercer un printemps notre ennui.

Une place plus fraîche à l'oreiller des fièvres,
Un mirage inédit au détour du chemin,
Des rampements plus fous vers le bonheur des lèvres,
Et des opiums plus longs à rêver. Mais demain ?

Recommencer encore ? Ah ! lâchons les écluses,
A la fin ! Oublions tout ! nous faut convoyer
Vers ces ciels où, s'aimer et paître étant les Muses,
Cuver sera le dieu pénate des foyers !

Oh ! l'Eden immédiat des braves empirismes !
Peigner ses fiers cheveux avec l'arête des
Poissons qu'on lui offrit crus dans un paroxysme
De dévouement ! s'aimer sans serments, ni rabais.

Oui, vivre pur d'habitudes et de programmes,
Paccageant mes milieux, à travers et à tort,
Choyant comme un beau chat ma chère petite âme,
N'arriver qu'ivre-mort de Moi-même à la mort !

Oui, par delà nos arts, par delà nos époques
Et nos hérédités, tes îles de candeur,
Inconscience ! et elle, au seuil, là, qui se moque
De mes regards en arrière, et fait : N'aie pas peur.

Que non, je n'ai plus peur ; je rechois en enfance ;
Mon bateau de fleurs est prêt, j'y veux rêver à
L'ombre de tes maternelles protubérances,
En t'offrant le miroir de mes *et cætera*...

JEUX

Ah ! la Lune, la Lune m'obsède...
Croyez-vous qu'il y ait un remède ?

Morte ? Se peut-il pas qu'elle dorme
Grise de cosmiques chloroformes ?

Rosace en tombale efflorescence
De la Basilique du Silence.

Tu persistes dans ton attitude,
Quand je suffoque de solitude !

Oui, oui, tu as la gorge bien faite ;
Mais, si jamais je m'y allaite ?...

Encore un soir, et mes berquinades
S'en iront rire à la débandade,

Traitant mon platonisme si digne
D'extase de pêcheur à la ligne !

Salve, Regina des Lys ! reine,
Je te veux percer de mes phalènes !

Je veux baiser ta patène triste,
Plat veuf du chef de saint Jean-Baptiste !

Je veux trouver un *lied* ! qui te touche
À te faire émigrer vers ma bouche !

— Mais, même plus de rimes à Lune...
Ah ! quelle regrettable lacune !

LITANIES

DES DERNIERS QUARTIERS DE LA LUNE

Eucharistie
De l'Arcadie,

Qui fais de l'œil
Aux cœurs en deuil,

Ciel des idylles
Qu'on veut stériles,

Fonts baptismaux
Des blancs pierrots,

Dernier ciboire
De notre histoire,

Vortex-nombrii
Du Tout-Nihil,

Miroir et Bible
Des Impassibles,

Hôtel garni
De l'infini,

Sphinx et Joconde
Des défunts mondes,

O Chanaan
Du bon Néant,

Néant, La Mecque
Des bibliothèques,

Léthé, Lotos,
Exaudi nos !

AVIS, JE VOUS PRIE

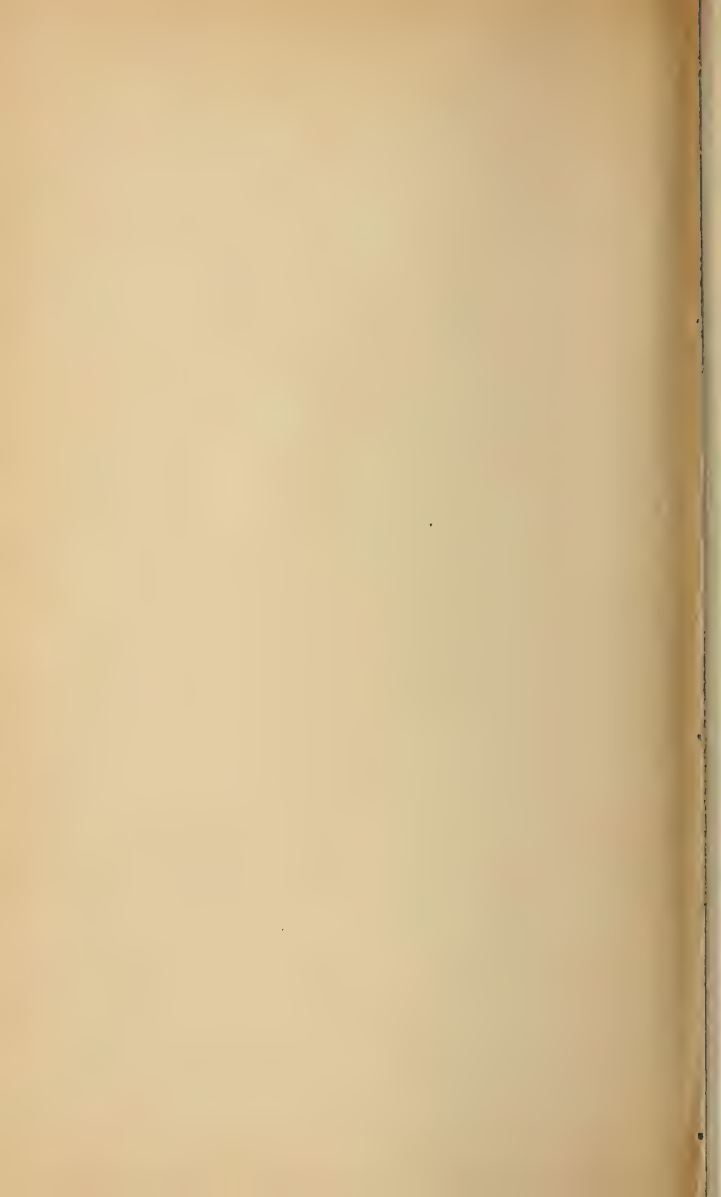
Hélas ! des Lunes, des Lunes,
Sur un petit air en bonne fortune. .
Hélas ! de choses en choses
Sur la criarde corde des virtuoses !...

Hélas ! agacer d'un lys
La violette d'Isis !...
Hélas ! m'esquinter, sans trêve, encore,
Mon encéphale anomaliflore
En floraison de chair par guirlandes d'ennuis !...
O Mort, et puis ?

Mais ! j'ai peur de la vie
Comme d'un mariage !
Oh ! vrai, je n'ai pas l'âge
Pour ce beau mariage !...

Oh ! j'ai été frappé de CETTE VIE A MOI,
L'autre dimanche, m'en allant par une plaine !
Oh ! laissez-moi seulement reprendre haleine,
Et vous aurez un livre enfin de bonne foi.

En attendant, ayez pitié de ma misère !
Que je vous sois à tous un être bienvenu !
Et que je sois absous pour mon âme sincère,
Comme le fut Phryné pour son sincère nu.



DERNIERS VERS

I have not art to reckon my groans thine evermore,
Most dear lady, whilst this machine is to him.

J. L.

John L. ...

OPHELIA : He took me by the wrist, and held me hard ;
Then goes he to the length of all his arm,
And, with his other hand thus o'er his brow,
He falls to such perusal of my face,
As he would draw it. Long stay'd he so :
At last, — a little shaking of mine arm,
And thrice his head thus waving up and down,
He rais'd a sight so piteous and profound,
That it did seem to shatter all his bulk,
And end his being. That done he lets me go,
And with his head over his shoulder turn'd
He seem'd to find his way without his eyes ;
For out o'doors he went without their help,
And to the last bended their light on me.

POLONIUS : This is the very ecstasy of love.

L'HIVER QUI VIENT

Blocus sentimental ! Messageries du Levant !...
 Oh, tombée de la pluie ! Oh ! tombée de la nuit,
 Oh ! le vent !...
 La Toussaint, la Noël et la Nouvelle Année,
 Oh, dans les bruines, toutes mes cheminées !...
 D'usines...

On ne peut plus s'asseoir, tous les bancs sont mouillés ;
 Crois-moi, c'est bien fini jusqu'à l'année prochaine,
 Tous les bancs sont mouillés, tant les bois sont rouillés,
 Et tant les cors ont fait ton ton, ont fait ton taine !...
 Ah ! nuées accourues des côtes de la Manche,
 Vous nous avez gâté notre dernier dimanche.

Il bruine ;

Dans la forêt mouillée, les toiles d'araignées
 Ploient sous les gouttes d'eau, et c'est leur ruine.

Soleils plénipotentiaires des travaux en blonds Pactoles
Des spectacles agricoles,
Où êtes-vous ensevelis ?

Ce soir un soleil fichu git au haut du coteau,
Git sur le flanc, dans les genêts, sur son manteau.

Un soleil blanc comme un crachat d'estaminet
Sur une litière de jaunes genêts,
De jaunes genêts d'automne.

Et les cors lui sonnent !

Qu'il revienne...

Qu'il revienne à lui !

Taïaut ! Taïaut ! et hallali !

O triste antienne, as-tu fini !...

Et font les fous !...

Et il git là, comme une glande arrachée dans un cou,
Et il frissonne, sans personne !...

Allons, allons, et hallali !

C'est l'Hiver bien connu qui s'amène ;

Oh ! les tournants des grandes routes,

Et sans petit Chaperon Rouge qui chemine !...

Oh ! leurs ornières des chars de l'autre mois,

Montant en don quichottesques rails

Vers les patrouilles des nuées en déroute

Que le vent malmène vers les transatlantiques bercails !...

Accélérons, accélérons, c'est la saison bien connue, cette fois.

Et le vent, cette nuit, il en a fait de belles !
O dégâts, ô nids, ô modestes jardinets !
Mon cœur et mon sommeil : ô échos des cognées !...

Tous ces rameaux avaient encor leurs feuilles vertes,
Les sous-bois ne sont plus qu'un fumier de feuilles mortes ;
Feuilles, folioles, qu'un bon vent vous emporte
Vers les étangs par ribambelles,
Ou pour le feu du garde-chasse,
Ou les sommiers des ambulances
Pour les soldats loin de la France.

C'est la saison, c'est la saison, la rouille envahit les masses,
La rouille ronge en leurs spleens kilométriques
Les fils télégraphiques des grandes routes où nul ne passe.

Les cors, les cors, les cors — mélancoliques !...
Mélancoliques !...

S'en vont, changeant de ton,
Changeant de ton et de musique,
Ton ton, ton taine, ton ton !...
Les cors, les cors, les cors !...
S'en sont allés au vent du Nord.

Je ne puis quitter ce ton : que d'échos !...

C'est la saison, c'est la saison, adieu vendanges !...
Voici venir les pluies d'une patience d'ange,
Adieu vendanges, et adieu tous les paniers,
Tous les paniers Watteau des bourrées sous les marronniers,
C'est la toux dans les dortoirs du lycée qui rentre,
C'est la tisane sans le foyer,
La phthisie pulmonaire attristant le quartier,
Et toute la misère des grands centres.

Mais, lainages, caoutchoucs, pharmacie, rêve,
Rideaux écartés du haut des balcons des grèves
Devant l'océan de toitures des faubourgs,
Lampes, estampes, thé, petits-fours,
Serez-vous pas mes seules amours !...
(Oh ! et puis, est-ce que tu connais, outre les pianos,
Le sobre et vespéral mystère hebdomadaire
Des statistiques sanitaires
Dans les journaux ?)

Non, non ! c'est la saison et la planète falote !
Que l'autan, que l'autan
Effiloche les savates que le Temps se tricote !
C'est la saison, oh déchirements ! c'est la saison !
Tous les ans, tous les ans,
J'essaierai en chœur d'en donner la note.

II

LE MYSTÈRE DES TROIS CORS

Un cor dans la plaine
Souffle à perdre haleine,
Un autre, du fond des bois,
Lui répond ;
L'un chante ton taine
Aux forêts prochaines,
Et l'autre ton ton
Aux échos des monts.

Celui de la plaine
Sent gonfler ses veines,
Ses veines du front ;
Celui du bocage,
En vérité, ménage
Ses jolis poumons.

— Où donc tu te caches,
Mon beau cor de chasse ?
Que tu es méchant !

— Je cherche ma belle,
Là-bas, qui m'appelle
Pour voir le Soleil couchant.

— Taïaut ! Taïaut ! Je t'aime !
Hallali ! Roncevaux !

— Être aimé est bien doux ;
Mais, le Soleil qui se meurt, avant tout !

Le soleil dépose sa pontificale étole,
Lâche les écluses du Grand-Collecteur
En mille Pactoles
Que les plus artistes
De nos liquoristes
Attisent de cent fioles de vitriol oriental !...
Le sanglant étang, aussitôt s'étend, aussitôt s'étale,
Noyant les cauales du quadrigé
Qui se cabre, et qui patauge, et puis se fige
Dans ces déluges de bengale et d'alcool !...

Mais les durs sables et les cendres de l'horizon
Ont vite bu tout cet étalage des poisons.

Ton ton ton taine, les gloires!...

Et les cors consternés
Se retrouvent nez à nez;

Ils sont trois ;
Le vent se lève, il commence à faire froid

Ton ton ton taine, les gloires !

— « Bras dessus, bras dessous,
» Avant de rentrer chacun chez nous,
» Si nous allions boire
» Un coup ? »

Pauvres cors ! pauvres cors !
Comme ils dirent cela avec un rire amer !
(Je les entends encor.)

Le lendemain, l'hôtesse du *Grand-Saint-Hubert*
Les trouva tous trois morts.

On fut quérir les autorités
De la localité,

Qui dressèrent procès-verbal
De ce mystère très immoral.

III

DIMANCHES

Bref, j'allais me donner d'un « Je vous aime »
Quand je m'avisai non sans peine
Que d'abord je ne me possédais pas bien moi-même.

(Mon Moi, c'est Galathée aveuglant Pygmalion !
Impossible de modifier cette situation.)

Ainsi donc, pauvre, pâle et piètre individu
Qui ne croit à son Moi qu'à ses moments perdus,
Je vis s'effacer ma fiancée
Emportée par le cours des choses,
Telle l'épine voit s'effeuiller,
Sous prétexte de soir sa meilleure rose.

Or, cette nuit anniversaire, toutes les Walkyries du vent
Sont revenues beugler par les fentes de ma porte :

Væ soli !

Mais, ah ! qu'importe ?

Il fallait m'en étourdir avant !

Trop tard ! ma petite folie est morte !

Qu'importe *Væ soli !*

Je ne retrouverai plus ma petite folie.

Le grand vent bâillonné,

S'endimanche enfin le ciel du matin.

Et alors, eh ! allez donc, carillonnez,

Toutes cloches des bons dimanches !

Et passez layettes et collerettes et robes blanches

Dans un frou-frou de lavandes et de thym

Vers l'encens et les brioches !

Tout pour la famille, quoi ! *Væ soli !* C'est certain.

La jeune demoiselle à l'ivoirin paroissien

Modestement rentre au logis.

On le voit, son petit corps bien reblanchi

Sait qu'il appartient

A un tout autre passé que le mien !

Mon corps, ô ma sœur, a bien mal à sa belle âme...

Oh ! voilà que ton piano
Me recommence, si natal maintenant !
Et ton cœur qui s'ignore s'y ânonne
En ritournelles de bastringues à tout venant,
Et ta pauvre chair s'y fait mal !...
A moi, Walkyries !
Walkyries des hypocondries et des tueries !

Ah, que je te les tordrais avec plaisir,
Ce corps bijou, ce cœur à ténor,
Et te dirais leur fait, et puis encore
La manière de s'en servir
De s'en servir à deux.
Si tu voulais seulement m'approfondir ensuite un peu !

Non, non ! C'est sucer la chair d'un cœur élu,
Adorer d'incurables organes
S'entrevoir avant que les tissus se fanent
En monomanes, en reclus !

Et ce n'est pas sa chair qui me serait tout.
Et je ne serais pas qu'un grand cœur pour elle,
Mais quoi s'en aller faire les fous
Dans des histoires fraternelles !
L'âme et la chair, la chair et l'âme,

C'est l'esprit édénique et fier
D'être un peu l'Homme avec la Femme.

En attendant, oh ! garde-toi des coups de tête,
Oh ! file ton rouet et prie et reste honnête.

— Allons, dernier des poètes,
Toujours enfermé tu te rendras malade !
Vois, il fait beau temps, tout le monde est dehors,
Va donc acheter deux sous d'ellébore,
Ça te fera une petite promenade.

IV

DIMANCHES

C'est l'automne, l'automne, l'automne,
Le grand vent et toute sa séquelle
De représailles ! et de musiques !...
Rideaux tirés, clôture annuelle,
Chute des feuilles, des Antigones, des Philomèles :
Mon fossoyeur, *Alas poor Yorick !*
Les remue à la pelle !...

Vivent l'Amour et les feux de paille !...

Les Jeunes Filles inviolables et frêles
Descendent vers la petite chapelle
Dont les chimériques cloches
Du joli, joli dimanche
Hygiéniquement et élégamment les appellent.

Comme tout se fait propre autour d'elles !
Comme tout en est dimanche !

Comme on se fait dur et boudeur à leur approche !...

Ah ! moi, je demeure l'Ours Blanc !
Je suis venu par ces banquises
Plus pures que les communiantes en blanc...
Moi, je ne vais pas à l'église,
Moi je suis le Grand Chancelier de l'Analyse,
Qu'on se le dise.

Pourtant ! pourtant ! Qu'est-ce que c'est que cette anémie ?
Voyons, confiez vos chagrins à votre vieil ami...

Vraiment ! Vraiment !
Ah ! Je me tourne vers la mer, les éléments
Et tout ce qui n'a plus que les noirs grognements !

Oh, que c'est sacré !
Et qu'il y faut de grandes veillées !

Pauvre, pauvre, sous couleur d'attraits !...

Et nous, et nous,
Ivres, ivres, avant qu'émerveillés...
Qu'émerveillés et à genoux !...

Et voyez comme on tremble,
Au premier grand soir
Que tout pousse au désespoir
D'en mourir ensemble !

O merveille qu'on n'a su que cacher !
Si pauvre et si brûlante et si martyre !
Et qu'on n'ose toucher
Qu'à l'aveugle, en divin délire !

O merveille.
Reste cachée, idéale violette,
L'Univers te veille,
Les générations de planètes te tettent,
De funérailles en relevailles !...

Oh, que c'est plus haut
Que ce Dieu et que la Pensée !
Et rien qu'avec ces chers yeux en haut,
Tout inconscients et couleur de pensée !

Si frêle, si frêle !
Et tout le mortel foyer
Tout, tout ce foyer en elle !...

Oh, pardonnez-lui si, malgré elle,
Et cela tant lui sied,
Parfois ses prunelles clignent un peu
Pour vous demander un peu
De vous apitoyer un peu !

O frêle, frêle, et toujours prête
Pour ces messes dont on a fait un jeu,
Penche, penche ta chère tête, va,
Regarde les grappes des premiers lilas,
Il ne s'agit pas de conquêtes, avec moi,
Mais d'au-delà !

Oh ! puissions-nous quitter la vie
Ensemble dès cette Grand'Messe,
Ecœurés de notre espèce
Qui bâille assouvie
Dès le parvis !...

V

PÉTITION

Amour absolu, carrefour sans fontaine ;
Mais, à tous les bouts, d'étourdissantes fêtes foraines.

Jamais franches,
Ou le poing sur la hanche :
Avec toutes, l'amour s'échange
Simple et sans foi comme un bonjour.

O bouquets d'oranger cuirassés de satin,
Elle s'éteint, elle s'éteint,
La divine Rosace
A voir vos noces de sexes livrés à la grosse,
Courir en valsant vers la fosse
Commune !... Pauvre race !

Pas d'absolu ; des compromis ;
Tout est pas plus, tout est permis.

Et cependant, ô des nuits, laissez-moi, Circés
Sombrement coiffées à la Titus,
Et les yeux en grand deuil comme des pensées !
Et passez,
Béatifiques Vénus
Étalées et découvrant vos gencives comme un régal,
Et bâillant des aisselles au soleil
Dans l'assourdissement des cigales !
Ou, droites, tenant sur fond violet le lotus
Des sacrilèges domestiques,
En faisant de l'index : *motus* !

Passez, passez, bien que les yeux vierges
Ne soient que cadrans d'émail bleu,
Marquant telle heure que l'on veut,
Sauf à garder pour eux, pour Elle,
Leur heure immortelle.
Sans doute au premier mot,
On va baisser ces yeux,
Et peut-être choir en syncope,
On est si vierge à fleur de robe
Peut-être même à fleur de peau,
Mais leur destinée est bien interlope, au nom de Dieu !

O historiques esclaves !
Oh ! leur petite chambre !
Qu'on peut les en faire descendre
Vers d'autres étages,
Vers les plus frelatées des caves,
Vers les moins ange-gardiens des ménages !

Et alors, le grand Suicide, à froid,
Et leur *Amen* d'une voix sans Elle,
Tout en vaquant aux petits soins secrets,
Et puis leur éternel air distrait
Leur grand air de dire : « De quoi ?
» Ah ! de quoi, au fond, s'il vous plaît ? »

Mon Dieu, que l'Idéal
La dépouillât de ce rôle d'ange !
Qu'elle adoptât l'homme comme égal !
Oh, que ses yeux ne parlent plus d'Idéal,
Mais simplement d'humains échanges !
En frères et sœurs par le cœur,
Et fiancés par le passé,
Et puis unis par l'Infini !
Oh, simplement d'infinis échanges
A la fin de journées
A quatre bras moissonnées,

Quand les tambours, quand les trompettes,
Ils s'en vont sonnant la retraite,
Et qu'on prend le frais sur le pas des portes,
En vidant les pots de grès
A la santé des années mortes
Qui n'ont pas laissé de regrets,
Au su de tout le canton
Que depuis toujours nous habitons,
Ton ton, ton taine, ton ton.

VI

SIMPLE AGONIE

O paria ! — Et revoici les sympathies de mai.
Mais tu ne peux que te répéter, ô honte !
Et tu te gonfles et ne crèves jamais.
Et tu sais fort bien, ô paria,
Que ce n'est pas du tout ça.

Oh ! que
Devinant l'instant le plus seul de la nature,
Ma mélodie, toute et unique, monte,
Dans le soir et redouble, et fasse tout ce qu'elle peut
Et dise la chose qu'est la chose,
Et retombe, et reprenne,
Et fasse de la peine,
O solo de sanglots,

Et reprenne et retombe
Selon la tâche qui lui incombe.
Oh ! que ma musique
Se crucifie,
Selon sa photographie
Accoudée et mélancolique !...

Il faut trouver d'autres thèmes,
Plus mortels et plus suprêmes.
Oh ! bien, avec le monde tel quel,
Je vais me faire un monde plus mortel !

Les âmes y seront à musique,
Et tous les intérêts puérilement charnels,
O fanfares dans les soirs,
Ce sera barbare,
Ce sera sans espoir.

Enquêtes, enquêtes,
Seront l'unique fête !
Qui m'en défie ?
J'entasse sur mon lit, les journaux, linge sale,
Dessins de mode, photographies quelconques,
Toute la capitale,
Matrice sociale.

Que nul n'intercède,
Ce ne sera jamais assez,
Il n'y a qu'un remède,
C'est de tout casser.

O fanfares dans les soirs !
Ce sera barbare,
Ce sera sans espoir.
Et nous aurons beau la piétiner à l'envi.
Nous ne serons jamais plus cruels que la vie,
Qui fait qu'il est des animaux injustement rossés,
Et des femmes à jamais laides...
Que nul n'intercède,
Il faut tout casser.

Alléluia, Terre paria.
Ce sera sans espoir,
De l'aurore au soir,
Quand il n'y en aura plus il y en aura encore,
Du soir à l'aurore.
Alléluia, Terre paria !
Les hommes de l'art
Ont dit : « Vrai, c'est trop tard. »
Pas de raison,
Pour ne pas activer sa crevaision.

Aux armes, citoyens ! Il n'y a plus de RAISON :

Il prit froid l'autre automne,
S'étant attardé vers les peines des cors,
Sur la fin d'un beau jour.
Oh ! ce fut pour vos cors, et ce fut pour l'automne,
Qu'il nous montra qu'« on meurt d'amour » !
On ne le verra plus aux fêtes nationales,
S'enfermer dans l'Histoire et tirer les verrous,
Il vint trop tôt, il est reparti sans scandale ;
O vous qui m'écoutez, rentrez chacun chez vous.

VII

SOLO DE LUNE

Je fume, étalé face au ciel,
Sur l'impériale de la diligence,
Ma carcasse est cahotée, mon âme danse
Comme un Ariel ;
Sans miel, sans fiel, ma belle âme danse,
O routes, coteaux, ô fumées, ô vallons,
Ma belle âme, ah ! récapitulons.

Nous nous aimions comme deux fous,
On s'est quitté sans en parler,
Un spleen me tenait exilé,
Et ce spleen me venait de tout. Bon.

Ses yeux disaient : « Comprenez-vous ?
« Pourquoi ne comprenez-vous pas ? »
Mais nul n'a voulu faire le premier pas,
Voulant trop tomber *ensemble* à genoux.
(Comprenez-vous ?)

Où est-elle à cette heure ?
Peut-être qu'elle pleure...
Où est-elle à cette heure ?
Oh ! du moins, soigne-toi, je t'en conjure !

O fraîcheur des bois le long de la route,
O châte de mélancolie, toute âme est un peu aux écoutes,
Que ma vie
Fait envie !
Cette impériale de diligence tient de la magie.

Accumulons l'irréparable !
Renchérissons sur notre sort !
Les étoiles sont plus nombreuses que le sable
Des mers où d'autres ont vu se baigner son corps ;
Tout n'en va pas moins à la Mort,
Y a pas de port.

Des ans vont passer là-dessus,
On s'endurcira chacun pour soi,
Et bien souvent et déjà je m'y vois,
On se dira : « Si j'avais su... »
Mais mariés de même, ne se fût-on pas dit :
« Si j'avais su, si j'avais su !... » ?
Ah ! rendez-vous maudit !
Ah ! mon cœur sans issue !...
Je me suis mal conduit.

Maniaques de bonheur,
Donc, que ferons-nous ? Moi de mon âme.
Elle de sa faillible jeunesse ?
O vieillissante pécheresse,
Oh ! que de soirs je vais me rendre infâme
En ton honneur !

Ses yeux clignaient : « Comprenez-vous ?
» Pourquoi ne comprenez-vous pas ? »
Mais nul n'a fait le premier pas
Pour tomber ensemble à genoux. Ah !...

La Lune se lève,
O route en grand rêve !...

On a dépassé les filatures, les scieries,
Plus que les bornes kilométriques,
De petits nuages d'un rose de confiserie,
Cependant qu'un fin croissant de lune se lève,
O route de rêve, ô nulle musique...
Dans ces bois de pins où depuis
Le commencement du monde
Il fait toujours nuit,
Que de chambres propres et profondes !
Oh ! pour un soir d'enlèvement !
Et je les peuple et je m'y vois,
Et c'est un beau couple d'amants,
Qui gesticulent hors la loi.

Et je passe et les abandonne,
Et me recouche face au ciel.
La route tourne, je suis Ariel,
Nul ne m'attend, je ne vais chez personne.
Je n'ai que l'amitié des chambres d'hôtel.

La lune se lève,
O route en grand rêve,
O route sans terme,
Voici le relais,
Où l'on allume les lanternes,

Où l'on boit un verre de lait,
Et fouette postillon,
Dans le chant des grillons,
Sous les étoiles de juillet.

O clair de Lune,
Noce de feux de Bengale noyant mon infortune,
Les ombres des peupliers sur la route...
Le gave qui s'écoute,...
Qui s'écoute chanter...
Dans ces inondations du fleuve du Léthé...

O Solo de lune,
Vous défiez ma plume.
Oh ! cette nuit sur la route ;
O Étoiles, vous êtes à faire peur,
Vous y êtes toutes ! toutes !
O fugacité de cette heure...
Oh ! qu'il y eût moyen
De m'en garder l'âme pour l'automne qui vient !...

Voici qu'il fait très, très frais,
Oh ! si à la même heure,
Elle va de même le long des forêts,

Noyer son infortune

Dans les noces du clair de lune !...

(Elle aime tant errer tard !)

Elle aura oublié son foulard,

Elle va prendre mal, vu la beauté de l'heure !

Oh ! soigne-toi, je t'en conjure !

Oh ! je ne veux plus entendre cette toux !

Ah ! que ne suis-je tombé à tes genoux !

Ah ! que n'as-tu défailli à mes genoux !

J'eusse été le modèle des époux !

Comme le frou-frou de ta robe est le modèle des frou-frou.

VIII

LÉGENDE

Armorial d'anémie !

Psautier d'automne !

Offertoire de tout mon ciboire de bonheur et de génie

A cette hostie si féminine,

Et si petite toux sèche maligne,

Qu'on voit aux jours déserts, en inconnue,

Sertie en de cendreuses toilettes qui sentent déjà l'hiver,

Se fuir le long des cris surhumains de la Mer.

Grandes amours, oh ! qu'est-ce encor ?...

En tout cas, des lèvres sans façon,

Des lèvres déflorées,

Et quoique mortes aux chansons,

Après encore à la curée.

Mais les yeux d'une âme qui s'est bel et bien cloîtrée.

Enfin, voici qu'elle m'honore de ses confidences.
J'en souffre plus qu'elle ne pense.

— « Mais, chère perdue, comment votre esprit éclairé
» Et le stylet d'acier de vos yeux infailibles,
» N'ont-ils pas su percer à jour la mise en frais
» De cet économique et passager bellâtre ? »

— « Il vient le premier ; j'étais seule près de l'âtre ;
» Son cheval attaché à la grille
» Hennissait en désespéré... »

— « C'est touchant (pauvre fille)
» Et puis après ?
» Oh ! regardez, là-bas, cet épilogue sous'couleur de couchant ;
» Et puis, vrai,
» Remarquez que dès l'automne, l'automne !
» Les casinos,
» Qu'on abandonne
» Remisent leur piano ;
» Hier l'orchestre attaqua
» Sa dernière polka,
» Hier, la dernière fanfare
» Sanglotait vers les gares... »

(Oh ! comme elle est maigrie !
 Que va-t-elle devenir ?
 Durcissez, durcissez,
 Vous, caillots de souvenir !)

- « Allons, les poteaux télégraphiques
 » Dans les grisailles de l'exil
 » Vous serviront de pleureuses de funérailles ;
 » Moi, c'est la saison qui veut que je m'en aille,
 » Voici l'hiver qui vient.
 » Ainsi soit-il.
 » Ah ! soignez-vous ! Portez-vous bien.
- » Assez ! assez !
 » C'est toi qui as commencé !
- » Tais-toi ! Vos moindres clins d'yeux sont des parjures.
 » Laisse ! Avec vous autres rien ne dure.
 » Va, je te l'assure,
 » Si je t'aimais, ce serait par gageure.
- » Tais-toi ! tais-toi !
 » On n'aime qu'une fois ! »

Ah ! voici que l'on compte enfin avec Moi !

Ah ! ce n'est plus l'automne, alors,
Ce n'est plus l'exil,
C'est la douceur des légendes, de l'âge d'or,
Des légendes des Antigones,
Douceur qui fait qu'on se demande :
« Quand donc cela se passait-il ? »

C'est des légendes, c'est des gammes perlées,
Qu'on m'a tout enfant enseignées,
Oh ! rien, vous dis-je, des estampes,
Les bêtes de la terre et les oiseaux du ciel
Enguirlandant les majuscules d'un Missel,
Il n'y a pas là tant de quoi saigner ?

Saigner ? moi pétri du plus pur limon de Cybèle !
Moi qui lui eusse été dans tout l'art des Adams
Des Édens aussi hyperboliquement fidèle
Que l'est le Soleil chaque soir envers l'Occident !...

IX

Oh ! qu'une, d'Elle-même, un beau soir, sût venir
Ne voyant plus que boire à mes lèvres, ou mourir !...

Oh ! Baptême !

Oh ! baptême de ma Raison d'être !

Faire naître un « Je t'aime ! »

Et qu'il vienne à travers les hommes et les dieux,

Sous ma fenêtre,

Baissant les yeux !

Qu'il vienne, comme à l'aimant la foudre,

Et dans mon ciel d'orage qui craque et qui s'ouvre,

Et alors, les averses lustrales jusqu'au matin,

Le grand clapisement des averses toute la nuit ! Enfin

Qu'Elle vienne ! et, baissant les yeux
Et s'essuyant les pieds
Au seuil de notre église, ô mes aïeux
Ministres de la Pitié,
Elle dise :

« Pour moi, tu n'es pas comme les autres hommes,
« Ils sont ces messieurs, toi tu viens des cieux.
« Ta bouche me fait baisser les yeux
« Et ton port me transporte
« Et je m'en découvre des trésors !
« Et je sais parfaitement que ma destinée se borne
« (Oh ! j'y suis déjà bien habituée !)
« A te suivre jusqu'à ce que tu te retournes,
« Et alors t'exprimer comment tu es !

« Vraiment je ne songe pas au reste ; j'attendrai
« Dans l'attendrissement de ma vie faite exprès.

« Que je te dise seulement que depuis des nuits je pleure,
« Et que mes sœurs ont bien peur que je n'en meure.

« Je pleure dans les coins, je n'ai plus goût à rien ;
« Oh, j'ai tant pleuré dimanche dans mon paroissien !

« Tu me demandes pourquoi toi et non un autre.

« Ah, laisse, c'est bien toi et non un autre.

« J'en suis sûre comme du vide insensé de mon cœur

« Et comme de votre air mortellement moqueur. »

Ainsi, elle viendrait, évadée, demi-morte,
Se rouler sur le paillason que j'ai mis à cet effet devant ma porte.
Ainsi, elle viendrait à Moi avec des yeux absolument fous,
Et elle me suivrait avec ces yeux-là partout, partout !

X

O géraniums diaphanes, guerroyeurs sortilèges,
Sacrilèges monomanes !
Emballages, dévergondages, douches ! O pressoirs
Des vendanges des grands soirs !
Layettes aux abois,
Thyrses au fond des bois !
Transfusions, représailles,
Relevailles, compresses et l'éternelle potion,
Angelus ! n'en pouvoir plus
De débâcles nuptiales ! de débâcles nuptiales !...

Et puis, ô mes amours,
A moi, son tous les jours
O ma petite mienne, ô ma quotidienne,
Dans mon petit intérieur,
C'est-à-dire plus jamais ailleurs !

O ma petite quotidienne !...

Et quoi encore ? Oh du génie,
Improvisations aux insomnies !

Et puis ? L'observer dans le monde,
Et songer dans les coins :

« Oh, qu'elle est loin ! Oh, qu'elle est belle !

« Oh ! qui est-elle ? A qui est-elle ?

« Oh, quelle inconnue ! Oh, lui parler ! Oh, l'emmener ! »

(Et, en effet, à la fin du bal,

Elle me suivrait d'un air tout simplement fatal.)

Et puis, l'éviter des semaines
Après lui avoir fait de la peine,
Et lui donner des rendez-vous,
Et nous refaire un chez nous.

Et puis, la perdre des mois et des mois,
A ne plus reconnaître sa voix !...

Oui, le Temps salit tout,
Mais, hélas ! sans en venir à bout.

Hélas ! hélas ! et plus la faculté d'errer,
Hypocondrie et pluie,
Et seul sous les vieux cieux,
De me faire le fou,
Le fou sans feux ni lieux
(Le pauvre, pauvre fou sans amours !)
Pour, alors, tomber bien bas
A me purifier la chair,
Et exulter au petit jour
En me fuyant en chemin de fer,
O Belles-Lettres, ô Beaux-Arts,
Ainsi qu'un Ange à part !

J'aurai passé ma vie le long des quais
A faillir m'embarquer
Dans de bien funestes histoires,
Tout cela pour l'amour
De mon cœur fou de la gloire d'amour.

Oh, qu'ils sont pittoresques les trains manqués !...

Oh, qu'ils sont « A bientôt ! à bientôt ! »
Les bateaux
Du bout de la jetée !...

De la jetée charpentée
Contre la mer,
Comme ma chair
Contre l'amour.

XI

SUR UNE DÉFUNTE

Vous ne m'aimeriez pas, voyons,
Vous ne m'aimeriez pas plus,
Pas plus, entre nous,
Qu'une fraternelle Occasion ?...
— Ah ! elle ne m'aime pas !
Ah ! elle ne ferait pas le premier pas
Pour que nous tombions ensemble à genoux.

Si elle avait rencontré seulement
A, B, C ou D, au lieu de Moi,
Elle les eût aimés uniquement !

Je les vois, je les vois...

Attendez ! Je la vois
Avec les nobles A, B, C ou D.
Elle était née pour chacun d'eux.
C'est lui, Lui, quel qu'il soit,
Elle le reflète ;
D'un air parfait, elle secoue la tête
Et dit que rien, rien ne peut lui déraciner
Cette destinée.

C'est Lui ; elle lui dit :
« Oh, tes yeux, ta démarche !
» Oh, le son fatal de ta voix !
« Voilà si longtemps que je te cherche !
« Oh, c'est bien Toi cette fois !... »

Il baisse un peu sa bonne lampe,
Il la ploie, Elle, vers son cœur,
Il la baise à la tempe
Et à la place de son orphelin cœur.

Il l'endort avec des caresses tristes,
Il l'apitoie avec de petites plaintes.
Il a des considérations fatalistes,
Il prend à témoin tout ce qui existe,
Et puis voici que l'heure tinte.

Pendant que je suis dehors
A errer avec elle au cœur,
A m'étonner peut-être
De l'obscurité de sa fenêtre.

Elle est chez lui, elle s'y sent chez elle,
Et, comme on vient de le voir,
Elle l'aime, éperdument fidèle,
Dans toute sa beauté des soirs !...

Je les ai vus ! Oh, ce fut trop complet !
Elle avait l'air trop fidèle
Avec ses grands yeux tout en reflets
Dans sa figure toute nouvelle !

Et je ne serais qu'un pis-aller,

Et je ne serais qu'un pis-aller,
Comme l'est mon jour dans le Temps,
Comme l'est ma place dans l'Espace ;
Et l'on ne voudrait pas que je m'accommodasse
De ce sort vraiment dégoûtant !...

Non, non ! pour Elle, tout ou rien !
Et je m'en irai donc comme un fou,
A travers l'automne qui vient,
Dans le grand vent où il y a tout !

Je me dirai : Oh ! à cette heure,
Elle est bien loin, elle pleure,
Le grand vent se lamente aussi,
Et moi je suis seul dans ma demeure,
Avec mon noble cœur tout transi,
Et sans amour et sans personne,
Car tout est misère, tout est automne,
Tout est endurci et sans merci.

Et, si je t'avais aimée ainsi,
Tu l'aurais trouvée trop bien bonne ! Merci !

XII

Get thee to a nunnery : why wouldst thou
be a breeder of singers ? I am myself in-
different honest ; but yet I could accuse
me of such things, that it were better
my mother had not borne me. We are
arrant knaves, all ; believe none of us.
Go thy ways to a nunnery.

HAMLET.

Noire bise, averse glapissante,
Et fleuve noir, et maisons closes,
Et quartiers sinistres comme des Morgues,
Et l'Attardé qui à la remorque traîne
Toute la misère du cœur et des choses,
Et la souillure des innocentes qui traînent,
Et crie à l'averse. « Oh ? arrose, arrose
« Mon cœur si brûlant, ma chair si intéressante ! »

Oh, elle, mon cœur et ma chair, que fait-elle ?...

Oh ! si elle est dehors par ce vilain temps,
De quelles histoires trop humaines rentre-t-elle ?
Et si elle est dedans,
A ne pas pouvoir dormir par ce grand vent,
Pense-t-elle au Bonheur,
Au bonheur à tout prix
Disant : tout plutôt que mon cœur reste ainsi incompris ?

Soigne-toi, soigne-toi ! pauvre cœur aux abois.

(Langueurs, débilité, palpitations, larmes,
Oh, cette misère de vouloir être notre femme !)

O pays, ô famille !
Et l'âme toute tournée
D'héroïques destinées
Au delà des saintes vieilles filles,
Et pour cette année !

Nuit noire, maisons closes, grand vent,
Oh ! dans un couvent, dans un couvent !

Un couvent dans ma ville natale
Douce de vingt mille âmes à peine,
Entre le lycée et la préfecture
Et vis à vis la cathédrale,

Avec ces anonymes en robes grises,
Dans la prière, le ménage, les travaux de couture ;
Et que cela suffise...
Et méprise sans envie
Tout ce qui n'est pas cette vie de Vestale
Provinciale,
Et marche à jamais glacée,
Les yeux baissés.

Oh ! je ne puis voir ta petite scène fatale à vif,
Et ton pauvre air dans ce huis-clos,
Et tes tristes petits gestes instinctifs,
Et peut-être incapable de sanglots !

Oh ! ce ne fut pas et ce ne peut être,
Oh ! tu n'es pas comme les autres,
Crispées aux rideaux de leur fenêtre
Devant le soleil couchant qui dans son sang se vautre !
Oh ! tu n'as pas l'âge,
Oh, dis, tu n'auras jamais l'âge,
Oh, tu me promets de rester sage comme une image ?..

La nuit est à jamais noire,
Le vent est grandement triste,
Tout dit la vieille histoire

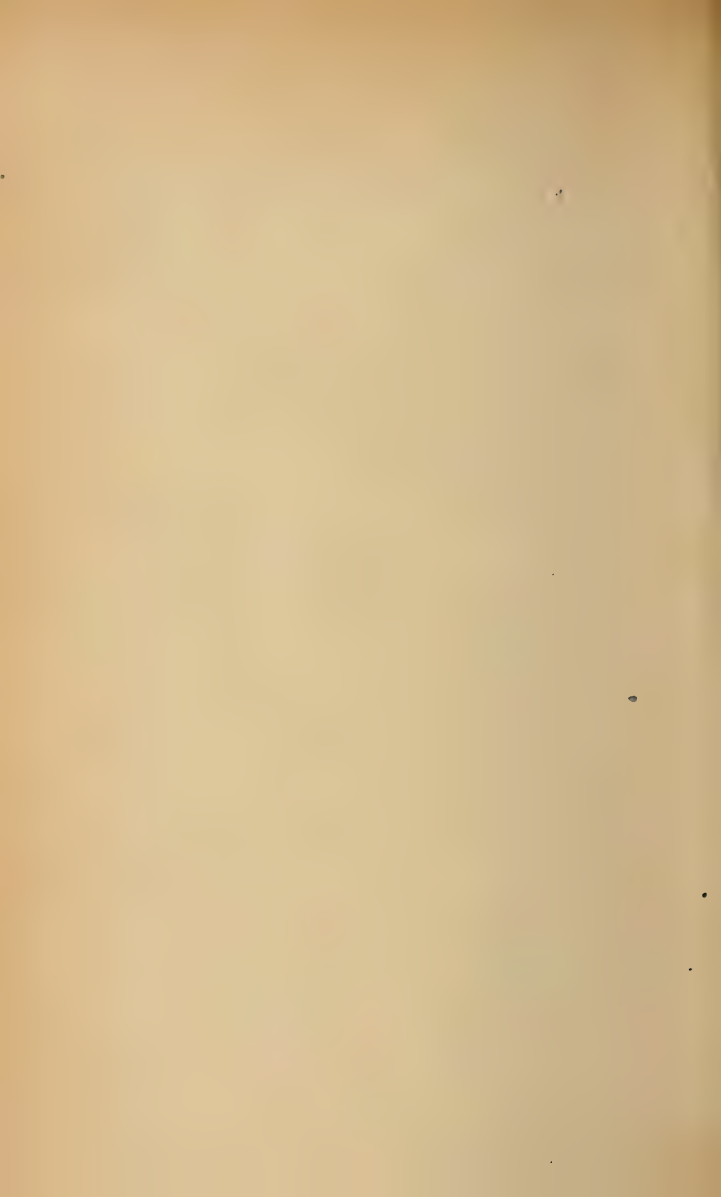
Qu'il faut être deux au coin du feu,
Tout bâcle un hymne fataliste,
Mais toi, il ne faut pas que tu t'abandonnes,
A ces vilains jeux !...

A ces grandes pitiés du mois de novembre !
Reste dans ta petite chambre,
Passe, à jamais glacée,
Tes beaux yeux irréconciliablement baissés.

Oh, qu'elle est là-bas, que la nuit est noire !
Que la vie est une étourdissante foire !
Que toutes sont créature, et que tout est routine !

Oh, que nous mourrons !

Eh bien, pour aimer ce qu'il y a d'histoires
Derrière ces beaux yeux d'orpheline héroïne,
O Nature, donne-moi la force et le courage
De me croire en âge,
O Nature, relève-moi le front !
Puisque, tôt ou tard, nous mourrons...



DES FLEURS DE BONNE VOLONTÉ

Nous donnons le livre *Des Fleurs de bonne volonté* à titre de document. Une note placée en tête de l'édition des *Derniers Vers de Jules Laforgue*, publiée en 1890 par M. Édouard Dujardin, expose ceci : « Laforgue cessa de travailler à *Des Fleurs de bonne volonté* en 1886. A cette époque, bien que la rédaction n'en fût pas définitive, il eut l'intention de les publier chez l'éditeur Léon Vanier. Abandonnant ce projet, il sacrifia son livre, qu'il ne considéra plus que comme un répertoire pour des poèmes nouveaux. Ça et là, et abondamment, il y prit des idées, des images et des vers qui, associés à des éléments originaux, formèrent le *Concile féerique* et les *Derniers Vers* ». Mais la mort surprit l'auteur avant qu'il eût employé, en les modifiant ou non, toutes ses premières poésies. Il nous a semblé qu'elles méritaient d'être connues, et, pour n'en point détruire l'ordonnance, nous reproduisons intégralement le livre *Des Fleurs de bonne volonté*.

I

AVERTISSEMENT

Mon père (un dur par timidité)
Est mort avec un profil sévère ;
J'avais presque pas connu ma mère,
Et donc vers vingt ans je suis resté.

Alors, j'ai fait d'la littérature,
Mais le Démon de la Vérité
Sifflotait tout l'temps à mes côtés :
« Pauvre ! as-tu fini tes écritures . . . »

Or, pas le cœur de me marier,
Etant, moi, au fond, trop méprisable !
Et elles, pas assez intraitables !!
Mais tout l'temps là à s'extasier ! . . .

C'est pourquoi je vivotte, vivotte,
Bonne girouette aux trent'-six saisons,
Trop nombreux pour dire oui ou non . . .
— Jeunes gens ! que je vous serv' d'llote !

Copenhague, Elseneur.

1^{er} janvier 1836.

II

FIGUREZ-VOUS UN PEU

Oh ! qu'une, d'Elle-même, un beau soir, sût venir,
Ne voyant que boire à Mes Lèvres ! ou mourir.....

Je m'enlève rien que d'y penser ! Quel baptême
De gloire intrinsèque, attirer un « Je vous aime » !

(L'attirer à travers la société, de loin,
Comme l'aimant la foudre ; un', deux ! ni plus, ni moins.

Je t'aime ! comprend-on ? Pour moi tu n'es pas comme
Les autres ; jusqu'ici c'était des messieurs, l'Homme...

Ta bouche me fait baisser les yeux ! et ton port
Me transporte ! (et je m'en découvre des trésors...)

Et c'est ma destinée incurable et dernière
D'épier un battement à *moi* de tes paupières !

Oh ! je ne songe pas au reste ! J'attendrai,
Dans la simplicité de ma vie faite exprès...

Te dirai-je au moins que depuis des nuits je pleure,
Et que mes parents ont bien peur que je n'en meure ?...

Je pleure dans des coins ; je n'ai plus goût à rien ;
Oh ! j'ai tant pleuré, dimanche, en mon paroissien !

Tu me demandes pourquoi Toi ? et non un autre...
Je ne sais ; mais c'est bien Toi, et point un autre !

J'en suis sûre comme du vide de mon cœur,
Et... comme de votre air mortellement moqueur...

— Ainsi, elle viendrait, évadée, demi morte,
Se rouler sur le paillason qu'est à ma porte !

Ainsi, elle viendrait à Moi ! les yeux bien fous
Et elle me suivrait avec cet air partout !

III

METTONS LE DOIGT SUR LA PLAIE

Que le pur du bonheur m'est bien si je l'escompte !...
Ou ne le cueille qu'en refrains de souvenance !...
O rêve, ou jamais plus ! Et fol je me balance
Au-dessus du Présent en Ariel qui a honte.

Mais, le cru, quotidien, et trop voyant Présent !
Et qui vous met au pied du mur, et qui vous dit :
« A l'instant, ou bonsoir ! » et ne fait pas crédit,
Et m'étourdit le cœur de ses airs suffisants !

Tout vibrant de passé, tout pâle d'espérance,
Je fais signe au Présent : « Oh ! sois plus diaphane ? »
Mais il me bat la charge et mine mes organes !
Puis, le bateau parti, j'ulule : « Oh ! recommence..... »

Et lui seul est bien vrai ! — mais je me mords la main
Plutôt ! (je suis trop jeune... ou, trop agonisant...)
Ah ! rien qu'un pont entre mon Cœur et le Présent !
O lourd Passé, combien ai-je encor de demains ?

O cœur aride
Mais sempiterno,
O ma citerne
Des Danaïdes !...

IV

MANIAQUE

POLONIUS (aside) : Though this be
madness, yet there is method in't.

Eh oui que l'on en sait de simples,
Aux matins des villégiatures,
Foulant les prés ! et dont la guimpe
A bien quelque âme pour doublure

Mais, chair de pêche, âme en rougeurs !
Chair de victime aux Pubertés,
Ames prêtes, d'un voyageur
Qui passe, prêtes à dater !

Et Protées valseurs sans vergogne !
Changeant de nom, de rôle (d'âme !)
Sœurs, mères, veuves, Antigones,
Amantes ! mais jamais ma Femme.

Des pudeurs devant l'Homme?... — et si
J'appelle, moi, ces falbalas,
La peur d'examens sans merci ?
Et si je ne sors pas de là !

V

LE VRAI DE LA CHOSE

Ah ! c'est pas sa chair qui m'est tout,
Et suis pas qu'un grand cœur pour elle ;
Non, c'est d'aller faire les fous
Dans des histoires fraternelles !

Oh ! vous m'entendez bien !
Oh ! vous savez comme on y vient ;
Oh ! vous savez parfaitement qu'il y a moyen,
Et comme on s'y attelle.

Lui défeuiller quel Tout je suis,
Et que ses yeux, perdus m'en suivent !
Et puis un soir : « Tu m'as séduit
» Pourtant ! » — et l'aimer toute vive.

Et s'aimer tour à tour,
Au gras soleil des basses-cours,
Et vers la Lune, et puis partout ! avec toujours
En nobles perspectives ...

Oh ! c'est pas seulement la chair,
Et c'est pas plus seulement l'âme ;
C'est l'Esprit édénique et fier
D'être un peu l'Homme avec la Femme.

VI

RIGUEURS A NULLE AUTRE PAREILLES

Dans un album,
Mourait fossile
Un géranium
Cueilli aux Iles.

Un fin Jongleur
En vieil ivoire
Raillait la fleur
Et ses histoires.....

— « Un requiem ! »
Demandait-elle.
— « Vous n'aurez rien,
» Mademoiselle ! »

VII

AQUARELLE EN CINQ MINUTES

OPHELIA : 'T is brief, my lord.

HAMLET : As woman's love.

Oh ! oh ! le temps se gâte,
L'orage n'est pas loin,
Voilà que l'on se hâte
De rentrer les foins !...

L'abcès perce !
V'là l'averse !
O grabuges
Des déluges !...

Oh ! ces ribambelles
D'ombrelles !

Oh ! cett' Nature
En déconfiture !...

Sur ma fenêtre,
Un fuschia
A l'air paria
Se sent renaître..

VIII

ROMANCE

HAMLET: To a nunnery, 90

J'ai mille oiseaux de mer d'un gris pâle,
Qui nichent au haut de ma belle âme,
Ils en emplissent les tristes salles
De rythmes pris aux plus fines lames...

Or, ils salissent tout de charognes,
Et aussi de coraux, de coquilles ;
Puis volent en ronds fous, et se cognent
A mes probes lambris de famille...

Oiseaux pâles, oiseaux des sillages !
Quand la fiancée ouvrira la porte,
Faites un collier de coquillages
Et que l'odeur des charogn's soit forte !...

-
- Qu'Elle dise : « Cette âme est bien forte
» Pour mon petit nez... — je me r'habille.
» Mais ce beau collier ? hein, je l'emporte ?
» Il ne lui sert de rien, pauvre fille..... »

IX

PETITES MISÈRES DE JUILLET

(Le Serpent de l'Amour
Monte, vers Dieu, des linges.
Allons, rouges méninges,
Faire un tour.)

Écoutez, mes enfants ! — « Ah ! mourir, mais me tordre
» Dans l'orbè d'un exécutant de premier ordre ! »
Rêve la Terre, sous la vessie de saindoux
De la Lune laissant fuir un air par trop doux,
Vers les Zéniths de brasiers de la Voie Lactée
(Autrement beaux ce soir que des Lois constatées)...
Juillet a dégainé ! Touristes des beaux yeux,
Quels jubés de bonheur échafaudent ces cieux,
Semis de pollens d'étoiles, manne divine
Qu'éparpille le Bon Pasteur à ses gallines !...

Et puis, le vent s'est tant surmené l'autre nuit !
Et demain est si loin ! et ça souffre aujourd'hui !
Ah ! pourrir !... — Vois, la Lune même (cette amie)
Salive et larmoie en purulente ophtalmie...

Et voici que des bleus sous-bois ont miaulé
Les mille nymphes ! et (qu'est-ce que vous voulez)
Aussitôt mille touristes des yeux las rôdent,
Tremblants, mais le cœur harnaché d'après méthodes !
Et l'on va. Et les uns connaissent des sentiers
Qu'embaument de trois mois les fleurs d'abricotiers ;
Et les autres, des parcs où la petite flûte
De l'oiseau bleu promet de si frêles rechutes
(Oh ! ces lunaires oiseaux bleus dont la chanson
Lunaire, après dégel, vous donne le frisson !)
Et d'autres, les terrasses pâles où le triste
Cor des paons réveillés fait que Plus Rien n'existe !
Et d'autres, les joncs des mares où le sanglot
Des rainettes vous tire maint sens mal éclos ;
Et d'autres, les prés brûlés où l'on rampe ; et d'autres
La Boue où, semble-t-il, Tout ! avec nous se vautre !...

Les capitales échauffantes, même au frais
Des Grands Hôtels tendus de pâles cuirs gaufrés,

Faussent. — Ah ! mais ailleurs, aux grandes routes,
 Au coin d'un bois mal famé, rien n'est aux écoutes...
 Et celles dont le cœur gante six et demi,
 Et celles dont l'âme est gris-perle, en bons amis,
 Et d'un port panaché d'édénique opulence,
 Vous brûlent leurs vaisseaux mondains vers des Enfances !

« Oh ! t'enchanter un peu la muqueuse du cœur ! »
 « Ah ! Vas-y, je n'ai plus rien à perdre à cett' heur',
 » La Terre est en plein air et ma vie est gâchée,
 » Ne songe qu'à la Nuit, je ne suis point fâchée. »
 Et la vie et la Nuit font patte de velours...
 Se dépècent d'abord de grands quartiers d'amour.....
 Et lors, les chars de foin, pleins de bluets, dévalent
 Par les vallons des moissons équinoxiales...
 O lointains balafrés de bleuâtres éclairs
 De chaleur ! puis ils regrimperont, tous leurs nerfs
 Tressés, vers l'hostie de la Lune syrupeuse...
 — Hélas ! tout ça, c'est des histoires de muqueuses...

— Détraqué, dites-vous ? Ah ! par rapport à Quoi ?
 — D'accord ; mais le Spleen vient, qui dit que l'on déchoit
 Hors des fidélités noblement circonscrites.
 — Mais le Divin chez nous confond si bien les rites !

— Soit ; mais le Spleen dit vrai : ô surpris des Pudeurs
C'est bien dans vos plis blancs tels quels qu'est le Bonheur
— Mais, au nom de Tout ! on ne peut pas ! La Nature
Nous rue à dénouer dès Janvier leur ceinture !
— Bon ! si le Spleen t'en dit, saccage universel !
Nos êtres vont par sexe, et sont trop usuels,
Saccagez ! — Ah ! saignons, tandis qu'elles déballent
Leurs serres de Beauté pétale par pétale !
Les vignes de nos nerfs bourdonnent d'alcools noirs,
O Sœurs ! ensanglantons la Terre, ce pressoir
Sans Planteur de Justice ! — Ah ? tu m'aimes, je t'aime !
Que la Mort ne nous ait qu'IVRES-MORTS DE NOUS-MÊMES !

(Le Serpent de l'Amour
Cuve Dieu dans les linges ;
Ah ! du moins nos méninges
Sont à court).

X

ESTHÉTIQUE

Je fais la cour à ma Destinée ;
Et demande : « Est-ce pour cette année ? »

Je la prends par la douceur, en Sage,
Tout aux arts, au bon cœur, aux voyages...

Et vais m'arlequinant des défroques
Des plus grands penseurs de chaque époque...

Et saigne ! en jurant que je me blinde
Des rites végétatifs de l'Inde...

Et suis digne, allez !, d'un mausolée
En pleine future Galilée !

De la meilleure grâce du monde,
Donc, j'attends que l'Amour me réponde...

Ah ! tu sais que Nul ne se dérange,
Et que, ma foi, vouloir faire l'ange..

Je ferai l'ange ! Oh ! va, Destinée,
Ta nuit ne m'irait pas chiffonnée !

Passe ! et grâce pour ma jobardise...
Mais, du moins, laisse que je te dise,

Nos livres bons, entends-tu, nos livres
Seuls, te font ces yeux fous de Survivre

Qui vers ta Matrice après déchaînent
Les héros du vioi et du sans-gêne.

Adieu. Noble et lent, vais me remettre
A la culture des Belles-Lettres.

XI

DIMANCHES

O Dimanches bannis

De l'Infini

Au delà du microscope et du télescope,
Seuil nuptial où la chair s'affale en syncope...

Dimanches citoyens

Bien quotidiens

De cette école à vieux cancons, la vieille Europe,
Où l'on tourne, s'en tricotant des amours myopes...

Oh ! tout Lois sans appel,

Je sais, ce Ciel,

Et non un brave toit de famille, un bon dôme
Où s'en viennent mourir, très-appréciés, nos psaumes !

C'est fort beau comme fond

A certains fronts,

Des Lois ! et pas de plus bleue matière à diplômes...

— Mais, c'est pas les Lois qui fait le bonheur, hein l'Homme ?

XII

DIMANCHES

Oh ! ce piano, ce cher piano,
Qui jamais, jamais ne s'arrête,
Oh ! ce piano qui geint là-haut
Et qui s'entête sur ma tête !

Ce sont de sinistres polkas,
Et des romances pour concierge,
Des exercices délicats,
Et *La Prière d'une vierge* !

Fuir ? où aller, par ce printemps ?
Dehors, dimanche, rien à faire...
Et rien à fair' non plus dedans...
Oh ! rien à faire sur la Terre !...

Ohé, jeune fille au piano !
Je sais que vous n'avez point d'âme !
Puis pas donner dans le panneau
De la nostalgie de vos gammes...

Fatals bouquets du Souvenir,
Folles légendes décaties,
Assez ! assez ! vous vois venir,
Et mon âme est bientôt partie...

Vrai, un Dimanche sous ciel gris,
Et je ne fais plus rien qui vaille,
Et le moindre orgu' de Barbari
(Le pauvre !) m'empoigne aux entrailles !

Et alors, je me sens trop fou !
Marié, je tuerais la bouche
De ma mie ! et, à deux genoux,
Je lui dirais ces mots bien louches :

« Mon cœur est trop, ah trop central !
» Et toi, tu n'es que chair humaine ;
» Tu ne vas donc pas trouver mal
» Que je te fasse de la peine ! »

XIII

AVANT-DERNIER MOT

L'Espace ?
— Mon Cœur
Y meurt
Sans traces...

En vérité, du haut des terrasses,
Tout est bien sans cœur.

La Femme ?
— J'en sors,
La mort
Dans l'âme...

En vérité, mieux ensemble on pâme
Moins on est d'accora.

Le Rêve?
— C'est bon
Quand on
L'achève...

En vérité, la Vie est bien brève,
Le Rêve bien long.

Que faire
Alors
Du corps
Qu'on gère?

En vérité, ô mes ans, que faire
De ce riche corps ?

Ceci,
Cela,
Par-ci
Par-là...

En vérité, en vérité, voilà.
Et pour le reste, que Tout m'ait en sa merci.

XIV

L'ÉTERNEL QUIPROQUO

Droite en selle
- A passé
Mad'moiselle
Aissé !

Petit cœur si joli !
Corps banal ! mais alacre,
Un colis
Dans un fiacre.

Ah ! les flancs
Tout brûlants
De fringales
Séminales,

Elle écoute
Par les routes
Si le cor
D'un Mondor
Ne s'exhale
Pas encor !
— Oh ! raffale-
Moi le corps

Des salives
Corrosives
Dont mes flancs
Vont bëlant !

— O vous Bon qui passez
Donnez-moi des nouvelles
De ma Belle
Mad'moiselle
Aissé.

Car ses épaules
Sont ma console,
Mon Acropole !

XV

PETITE PRIÈRE SANS PRÉTENTIONS

Notre Père qui étiez aux cieux..
PAUL BOURGET.

Notre Père qui êtes aux cieux (oh ! là-haut,
Infini qui êtes donc si inconcevable !)
Donnez-nous notre pain quotidien... — Oh ! plutôt,
Laissez-nous nous asseoir un peu à Votre Table !..

Dites ! nous tenez-vous pour de pauvres enfants
A qui l'on doit encor cacher les Choses Graves ?
Et *Votre Volonté* n'admet-elle qu'esclaves
Sur cette terre comme au ciel ?... — C'est étouffant !

Au moins, *Ne vous induisez pas*, par vos sourires,
En la tentation de baiser votre cœur !
Et laissez-nous en paix, morts aux mondes meilleurs,
Paitre, dans notre coin, et forniquer, et rire !..

Paitre, dans notre coin, et forniquer et rire !..

XVI

DIMANCHES

HAMLET : Have you a daughter ?

POLONIUS : I have, my lord.

HAMLET : Let her not walk i' the sun :
conception is a blessing ; but not as your
daughter may conceive.

Le ciel pleut sans but, sans que rien l'émeuve,
Il pleut, il pleut, bergère ! sur le fleuve...

Le fleuve a son repos dominical ;
Pas un chaland, en amont, en aval.

Les Vêpres carillonnent sur la ville,
Les berges sont désertes, sans idylles.

Passe un pensionnat (ô pauvres chairs !)
Plusieurs ont déjà leurs manchons d'hiver.

Une qui n'a ni manchon, ni fourrures
Fait, tout en gris, une pauvre figure.

Et la voilà qui s'échappe des rangs,
Et court ! ô mon Dieu, qu'est-ce qu'il lui prend ?

Et elle va se jeter dans le fleuve.
Pas un batelier, pas un chien Terr'-Neuve.

Le crépuscule vient ; le petit port
Allume ses feux. (Ah ! connu, l'décor !).

La pluie continue à mouiller le fleuve,
Le ciel pleut sans but, sans que rien l'émeuve.

XVII

CYTHÈRE

Quel lys sut ombrager ma sieste ?

C'était (ah ne sais plus comme !) au bois trop sacré

Où fleurir n'est pas un secret.

Et j'étais fui comme la peste.

« Je ne suis pas une âme leste ! »

Ai-je dit alors, et leurs chœurs m'ont chanté : « Reste »

Et la plus grande, oh ! si mienne ! m'a expliqué

La floraison sans commentaires

De cette hermétique Cythère

Au sein des mers comme un bosquet,

Et comment quelques couples vraiment distingués

Un soir ici ont débarqué.....

Non la nuit sait pas de pelouses,

D'un velours bleu plus brave que ses lents vallons !

Plus invitant au : dévalons !
 Et déjoueur des airs d'épouse !
 Et qui telle une chair jalouse,
 En ses accrocs plus éperdument se recouse !...

Et la faune et la flore étant comme ça vient,
 On va comme ça vient ; des roses
 Les sens, des floraisons les poses ;
 Nul souci du tien et du mien ;
 Quant à des classements en chrétiens et païens,
 Ni le climat ni les moyens.

Oui, fleurs de vies en confidences,
 Mains oisives dans les toisons aux gros midis,
 Tatouages des concettis ;
 L'un mimant d'inédites danses,
 L'autre sur la piste d'essences...

— Eh quoi ? Nouveau-venu, vos larmes recommencent !

— Réveil meurtri, je m'en irai je sais bien où ;
 Un terrain vague, des clôtures,
 Un âne plein de foi pâture
 Des talons perdus sans dégoût,
 Et brait vers moi (me sachant aussi rosse et doux)
 Que je desserre son licou.

XVIII

DIMANCHES

Je m'ennuie, natal ! je m'ennuie,
Sans cause bien appréciable,

Que bloqué par les boues, les dimanches, les pluies,
En d'humides tabacs ne valant pas le diable.

Hé là-bas, le prêtre sans messes !

Ohé, mes petits sens hybrides !....

Et je bats mon rappel ! et j'ulule en détresse,
Devant ce Moi, tonneau d'Ixion des Danaïdes.

Oh ! m'en aller, me croyant libre,

Désattelé des bibliothèques,

Avec tous ces passants cuvant en équilibre

Leurs cognacs d'Absolu, leurs pâtés d'Intrinsèque !....

Messieurs, que roulerais tranquille,
Si j'avais au moins ma formule,
Ma formule en pilules dorées, par ces villes
Que vont pavant mes jobardises d'incrédule!....

(Comment lui dire : « Je vous aime » ?
Je me connais si peu moi-même.)

Ah ! quel sort ! Ah ! pour sûr, la tâche qui m'incombe
M'aura sensiblement rapproché de la tombe.

XIX

ALBUMS

On m'a dit la vie au Far-West et les Prairies,
Et mon sang a gémi : « Que voilà ma patrie !... »
Déclassé du vieux monde, être sans foi ni loi,
Desperado ! là-bas, là-bas, je serai roi !...
Oh là-bas, m'y scalper de mon cerveau d'Europe !
Piaffer, redevenir une vierge antilope,
Sans littérature, un gars de proie, citoyen
Du hasard et sifflant l'argot californien !
Un colon vague et pur, éleveur, architecte,
Chasseur, pêcheur, joueur, au-dessus des Pandectes !
Entre la mer, et les Etats Mormons ! Des venaisons
Et du whisky ! vêtu de cuir, et le gazon
Des Prairies pour lit, et des ciels des premiers âges
Riches comme des corbeilles de mariage !...
Et puis quoi ? De bivouac en bivouac, et la Loi
De Lynch ; et aujourd'hui des diamants bruts aux doigts,

Et ce soir nuit de jeu, et demain la refuite
Par la Prairie et vers la folie des pépites !...
Et, devenu vieux, la ferme au soleil levant,
Une vache laitière et des petits-enfants.....
Et, comme je dessine au besoin, à l'entrée
Je mettrais : « Tatoueur des bras de la contrée ! »
Et voilà. Et puis, si mon grand cœur de Paris
Me revenait, chantant : « Oh ! pas encor guéri !
» Et ta postérité, pas pour longtemps coureuse !... »
Et si ton vol, Condor des Montagnes-Rocheuses,
Me montrait l'Infini ennemi du confort,
Eh bien, j'inventerais un culte d'Age d'or,
Un code social, empirique et mystique,
Pour des Peuples Pasteurs modernes et védiques !...

Oh ! qu'ils sont beaux les feux de paille ! qu'ils sont fous,
Les albums ! et non incassables, mes joujoux !...

XX

CÉLIBAT, CÉLIBAT,
TOUT N'EST QUE CÉLIBAT

Sucer la chair d'un cœur élu,
Adorer de souffrants organes,
Etre deux avant qu'on se fane !
Ne serai-je qu'un monomane
Dissolu

Par ses travaux de décadent et de reclus ?

Partout, à toute heure, le thème
De leurs toilettes, de leurs airs,
Des soirs de plage aux bals d'hiver,
Est : « Prenez ! ceci est ma chair ! »

Et nous-mêmes,

Nous leurs crions de tous nos airs : « A moi ! je t'aime ! »

Et l'on se salue, et l'on feint.....
Et l'on s'instruit dans des écoles,
Et l'on s'évade et l'on racole
De vénales et tristes folles ;
Et l'on geint

En vers, en prose. Au lieu de se tendre la main !

Se serrer la main sans affaires !
Selon les cœurs, selon les corps !
Trop tard. Des faibles et des forts
Dans la curée des durs louis d'or...
Pauvre Terre !

Histoire Humaine : — histoire d'un célibataire...

XXI

DIMANCHES

Je ne tiens que des mois, des journées et des heures...

Dès que je dis oui ! tout feint l'en-exil...

Je cause de fidèles demeures,

On me trouve bien subtil ;

Qui ou non, est-il

D'autres buts que les mois, les journées et les heures ?

L'âme du Vent gargouille au fond des cheminées...

L'âme du Vent se plaint à sa façon ;

Vienne Avril de la prochaine année,

Il aura d'autres chansons !...

Est-ce une leçon,

O Vent qui gargouillez au fond des cheminées ?

Il dit que la Terre est une simple légende

Contée au possible par l'Idéal...

— Eh bien, est-ce un sort, je vous l' demande ?

— Oui, un sort ! car c'est fatal.

— Ah ! ah ! pas trop mal,

Le jeu de mot ! — Mais folle, oh ! folle, la Légende...

XXII

LE BON APOTRE

Nous avons beau baver nos plus fières salives,
Leurs yeux sont tout ! Ils rêvent d'aumônes furtives !

O chairs de sœurs, ciboires de bonheur ! On peut
Blaguer, la paire est là ; comme un et un font deux.

— Mais ces yeux, plus on va, se fardent de mystère !

— Eh bien, travaillons à les ramener sur Terre !

— Ah ! la chasteté n'est en fleur qu'en souvenir !

— Mais ceux qui l'ont cueillie en renaissent martyrs !

Martyres mutuels ! de frère à sœur sans Père !
Comment ne voit-on pas que c'est là notre Terre ?

Et qu'il n'y a que ça ! que le reste est impôts
Dont nous n'avons pas même à chercher l'à-propos !

Il faut répéter ces choses ! Il faut qu'on tette
Ces choses ! jusqu'à ce que la Terre se mette,

Voyant enfin que Tout vivotte sans Témoin,
A vivre aussi pour Elle, et dans son petit coin !

Et c'est bien dans ce sens, moi, qu'au lieu de me taire,
Je persiste à narrer mes petites affaires.

XXIII

PETITES MISÈRES D'OCTOBRE

Octobre m'a toujours fiché dans la détresse ;
Les Usines, cent goulots fumant vers les ciels...
 Les poulardes s'engraissent
 Pour Noël.

Oh ! qu'alors, tout bramant vers d'albes atavismes,
Je fonds mille Icebergs vers les septentrions
 D'effarants mysticismes
 Des Sions !...

Car les seins distingués se font toujours plus rares ;
Le légitime est tout, mais à qui bon ma cour ?
 De qui bénir mes Lares
 Pour toujours ?

Je ferai mes oraisons aux Premières Neiges ;
Et je crierai au Vent : « Et toi aussi, forçat ! »
Et rien ne vous allège
Comme ça.

(Avec la neige tombe une miséricorde
D'agonie ; on a vu des gens aux cœurs de cuir
Et méritant la corde
S'en languir.)

Mais vrai, s'écarteler les lobes, jeu de dupe...
Rien, partout, des saisons et des arts et des dieux,
Ne vaut deux sous de jupe,
Deux sous d'yeux.

Donc, petite, deux sous de jupe en œillet tiède,
Et deux sous de regards, et tout ce qui s'ensuit...
Car il n'est qu'un remède
A l'ennui.

XXIV

GARE AU BORD DE LA MER

Kersær. Côtes du Danemark.
Aube du 1^{er} janvier 1886.

On ne voyait pas la mer, par ce temps d'embruns,
Mais on l'entendait maudire son existence :
« Oh ! beuglait-elle, qu'il fût seulement Quelqu'Un ! »...
Et elle vous brisait maint bateau pas-de-chance.

Et, ne pouvant mordre le steamer, les autans
Mettaient nos beaux panaches de fumée en loques !
Et l'Homme renvoyait ses comptes à des temps
Plus clairs, et sifflotait : « Cet Univers se moque,

» Il raille ! Et qu'il me dise où l'on voit Mon Pareil !
» Allez, déroulez vos parades sidérales,
» Messieurs ! Un temps viendra que l'Homme, fou d'éveil,
» Fera pour les Pays Terre-à-Terre ses malles !

» Il crut à l'Idéal ! Ah ! milieux détraquants
 » Et bazars d'oripeaux ! Si c'était à refaire,
 » Chers madrépores, comme on ficherait le camp
 » Chez vous ! Oh ! même vers la Période Glaciaire !...

» Mais l'Infini est là, gare de trains ratés,
 » Où les gens, aveuglés de signaux, s'apitoient
 » Sur le sanglot des convois, et vont se hâter
 » Tout à l'heure ! et crever en travers de la voie...

» — Un fin sourire (tel ce triangle d'oiseaux
 » D'exil sur ce ciel gris !) peut traverser mes heures ;
 » Je dirai : passe, oh ! va, ne fais pas de vieux os
 » Par ici, mais vide au plus tôt cette demeure... »

Car la vie est partout la même. On ne sait rien !
 Mais c'est la Gare ! et faut chauffer qui pour les fêtes
 Futures, qui pour les soi-disant temps anciens.
 Oh, file ton rouet, et prie et reste honnête.

XXV

IMPOSSIBILITE DE L'INFINI EN HOSTIES

O lait divin ! potion assurément cordiale
A vomir les gamelles de nos aujourd'hui !
Quel bon docteur saura décrocher ta timbale
Pour la poser sur ma simple table de nuit,
Un soir, sans bruit ?

J'ai appris, et tout comme autant de riches langues,
Les philosophies et les successives croix ;
Mais pour mener ma vie au Saint-Graal sans gangue,
Nulle n'a su le mot, le Sésame-ouvre-toi,
Clef de l'endroit.

XXVI

BALLADE

OPHELIA : You are merry, my lord.

HAMLET : Who, I ?

OPHELIA : Ay, my lord.

HAMLET : O God, your only jig-maker.
What should a man do but be merry ?

Oyez, au physique comme au moral,
Ne suis qu'une colonie de cellules
De raccroc ; et ce sieur que j'intitule
Moi, n'est, dit-on, qu'un polypier fatal !

De mon cœur un tel, à ma chair védique,
Comme de mes orteils à mes cheveux,
Va-et-vient de cellules sans aveu,
Rien de bien solvable et rien d'authentique.

Quand j'organise une descente en Moi,
J'en conviens, je trouve là, attablée,
Une société un peu bien mêlée,
Et que je n'ai point vue à mes octrois.

Une chair bêtement staminifère,
Un cœur illusoirement pistillé,
Sauf certains jours, sans foi, ni loi, ni clé,
Où c'est précisément tout le contraire.

Allez, c'est bon. Mon fatal polypier
A distingué certaine polypièrè ;
Son monde n'est pas trop mêlé, j'espère...
Deux yeux café, voilà tous ses papiers.

XXVII

PETITES MISÈRES D'HIVER

Vers les libellules

D'un crêpe si blanc des baisers

Qui frémissent de se poser,

Venus de si loin, sur leurs bouts cicatrisés,

Ces seins, déjà fondants, ondulent

D'un air somnambule...

Et cet air enlise

Dans le défoncé des divans

Rembourrés d'eiders dissolvants

Le Cygne du Saint-Graal, qui rame en avant !

Mais plus pâle qu'une banquise

Qu'Avril dépayse...

Puis, ça vous réclame,
Avec des moues d'enfant goulu,
Du romanesque à l'absolu,
Mille Pôles plus loin que tout ce qu'on a lu!...
Laissez, laissez le Cygne, ô Femme !
Qu'il glisse, qu'il rame,

Oh! que, d'une haleine,
Il monte, séchant vos crachats,
Au Saint-Graal des blancs pachas
Et n'en revienne qu'avec un plan de rachat
Pour sa petite sœur humaine
Qui fait tant de peine...

XXVIII
DIMANCHES

HAMLET : Lady, shall I lie in
your lap ?

(Il s'agenouille devant Ophélie.)

OPHELIA : No, my lord.

HAMLET : I mean, my head upon
your lap ?

OPHELIA : Ay, my lord.

HAMLET : Do you think I meant
country matters ?

OPHELIA : I think nothing, my
lord.

HAMLET : That's a fair thought to
lie between maid's legs.

OPHELIA : What is, my lord ?

HAMLET : Nothing.

Les nasillardes cloches des dimanches

A l'étranger,

Me font que j'ai de la vache enragée

Pour jusqu'à la nuit, sur la planche ;

Je regarde passer des tas de robes blanches.

La jeune fille au joli paroissien
Rentre au logis ;
Son corps se sent l'âme fort reblanchie,
Et, raide, dit qu'il appartient
A une tout autre race que le mien !

Ma chair, ô Sœur, a bien mal à son âme.
Oh ! ton piano
Me recommence ! et ton cœur s'y anonne
En ritournelles si infâmes,
Et ta chair, sur quoi j'ai des droits ! s'y pâme..

Que je te les tordrais avec plaisir,
Ce cœur, ce corps !
Et te dirais leur fait ! et puis encore
La manière de s'en servir !
Si tu voulais ensuite m'approfondir...

XXIX

LE BRAVE, BRAVE AUTOMNE !

Quand reviendra l'automne,
Cette saison si triste,
Je vais m' la passer bonne,
Au point de vue artiste.

Car le vent, je l'connais,
Il est de mes amis !
Depuis que je suis né
Il fait que j'en gémis...

Et je connais la neige,
Autant que ma chair même,
Son froment me protège
Contre les chairs que j'aime..

Et comme je comprends
Que l'automnal soleil
Ne m'a l'air si souffrant
Qu'à titre de conseil!...

Puis rien ne saurait faire
Que mon spleen ne chemine
Sous les spleens insulaires
Des petites pluies fines...

Ah! l'automne est à moi,
Et moi je suis à lui,
Comme tout à « pourquoi ? »
Et ce monde à « et puis ? »

Quand reviendra l'automne,
Cette saison si triste,
Je vais m'la passer bonne
Au point de vue artiste.

XXX

DIMANCHES

C'est l'automne, l'automne, l'automne...
Le grand vent et toute sa séquelle !
Rideaux tirés, clôture annuelle !
Chute des feuilles, des Antigones,
Des Philomèles,
Le fossoyeur les remue à la pelle...

(Mais, je me tourne vers la mer, les Éléments !
Et tout ce qui n'a plus que les noirs grognements !
Ainsi qu'un pauvre, un pâle, un piètre individu
Qui ne croit en son Moi qu'à ses moments perdus...)

Mariage, ô dansante bouée
Peinte d'azur, de lait doux, de rose,
Mon âme de Corsaire morose,
Va, ne sera jamais renflouée !...
Elle est la chose
Des coups de vent, des pluies, et des nuées...

(Un soir, je crus en Moi ! J'en faillis me fiancer !
Est-ce possible... Où donc tout ça est-il passé !...
Chez moi, c'est Galathée aveuglant Pygmalion !
Ah ! faudrait modifier cette situation...)

XXXI

PETITES MISÈRES D'AOUT

Oh ! quelle nuit d'étoiles, quelles saturnales !

Oh ! mais des galas inconnus

Dans les annales

Sidérales !

Bref, un Ciel absolument nu !

O Loi du Rythme sans appel !

Que le moindre Astre certifie

Par son humble chorégraphie,

Mais nul spectateur éternel.

Ah ! la Terre humanitaire

N'en est pas moins terre-à-terre !

Au contraire.

La Terre, elle est ronde
Comme un pot-au-feu,
C'est un bien pauv' monde
Dans l'Infini bleu.

Cinq sens seulement, cinq ressorts pour nos essors...
Ah ! ce n'est pas un sort !
Quand donc nos cœurs s'en iront-ils en huit ressorts !

Oh ! le jour, quelle turne !
J'en suis tout taciturne.
Oh ! ces nuits sur les toits !
Je finirai bien par y prendre froid.

Tiens, la Terre,
Va tê faire
Très lan-laïre !

— Hé ! pas choisi
D'y naître, et hommes !
Mais nous y sommes,
Tenons-nous-y.

La pauvre Terre, elle est si bonne !...
Oh ! désormais je m'y cramponne
De tous mes bonheurs d'autochtone.

Tu te pâmes, moi je me vautre.
Consolons-nous les uns les autres.

XXXII

SOIRS DE FÊTES

Je suis la Gondole enfant chérie
Qui arrive à la fin de la fête,
Pour je ne sais quoi, par bouderie,
(Un soir trop beau me monte à la tête !)

Me voici déjà près de la digue ;
Mais la foule sotte et pavoisée,
Ah ! n'accourt pas à l'Enfant Prodigue !
Et danse, sans perdre une fusée...

Ah ! c'est comme ça, femmes volages !
C'est bien. Je m'exile en ma gondole
(Si frêle !) aux mouettes, aux orages,
Vers les malheurs qu'on voit au Pôle !

— Et puis, j'attends sous une arche noire...
Mais nul ne vient ; les lampions s'éteignent ;
Et je maudis la nuit et la gloire !
Et ce cœur qui veut qu'on me dédaigne !

XXXIII

FIFRE

OPHELIA : You are keen, my lord, you
are keen.

HAMLET : It would cost you a groan-
ing to take off my edge.

OPHELIA : Still better and worse.

HAMLET : So you must take your hus-
bands.

Pour un cœur authentique,
Me ferais des blessures !
Et ma Littérature
Fermerait boutique.

Oh ! qui me ravira !
C'est alors qu'on verra
Si je suis un ingrat !

O petite âme brave,
O chair fière et si droite !
C'est moi, que je convoite
D'être votre esclave !

(Oui, mettons-nous en frais,
Et nous saurons après
Traiter de gré à gré.)

— « Acceptez, je vous prie,
» O Chimère fugace,
» Au moins la dédicace
» De ma vague vie ?... »

« Vous me dites avoir
» Le culte du Devoir ?
» Et moi donc ! venez voir... »

XXXIV

DIMANCHES

HAMLET : I have heard of your paintings too, well enough. God hath given you one face, and you make yourselves another ; you jig, you amble, and you lisp, and nickname God's creatures, and make your wantonness your ignorance. Go to ; I'll no more on't ; it hath made me mad. To a nunnery, go.

N'achevez pas la ritournelle,
En prêtant au piano vos ailes,
O mad'moiselle du premier.
Ça me rappelle l'Hippodrome,
Où cet air cinglait un pauvre homme
Déguisé en clown printanier.

Sa perruque arborait des roses,
Mais, en son masque de chlorose,

Le trèfle noir manquait de nez !
Il jonglait avec des cœurs rouges,
Mais sa valse trinquait aux bouges
Où se font les enfants mort-nés.

Et cette valse, ô mad'moiselle,
Vous dit les Roland, les dentelles
Du bal qui vous attend ce soir !
— Ah ! te pousser par tes épaules
Décolletées, vers de durs pôles
Où je connais un abattoir !

Là, là, je te ferai la honte !
Et je te demanderai compte
De ce corset cambrant tes reins
De ta tournure et des frisures
Achalandant contre nature
Ton front et ton arrière-train.

Je te crierai : « Nous sommes frères !
» Alors, vêts-toi à ma manière,
» Ma manière ne trompe pas ;
» Et perds ce dandinement louche
» D'animal lesté de ses couches,
» Et galopant par les haras ! »

Oh ! vivre uniment autochtones
Sur cette terre (où nous cantonne
Après tout notre être tel quel !)
Et sans préférer, l'âme aigrie,
Aux vers luisants de nos prairies
Les lucioles des prés du ciel ;

Et sans plus sangloter aux heures
De lendemains, vers des demeures
Dont nous nous sacrons les élus.
Ah ! que je vous dis, autochtones !
Tant la vie à terre elle est bonne,
Quand on n'en demande pas plus.

XXXV

L'AURORE-PROMISE

Vois, les Steppes stellaires
Se dissolvent à l'aube...
La Lune est la dernière
A s'effacer, badaude.

Oh ! que les cieux sont loin, et tout ! Rien ne prévaut
Contre cet infini ; c'est toujours trop nouveau !...

Et vrai, c'est sans limites !...
T'en fais-tu une idée,
O jeune Sulamite
Vers l'aurore accoudée ?

L'Infini à jamais ! comprends-tu bien cela !
Et qu'autant que ta chair existe un au-delà ?

Non; ce sujet t'assomme.
Ton Infini, ta sphère,
C'est le regard de l'Homme,
Patron de cette Terre.

Il est le Fécondeur, le Galant Chevalier
De tes couches, la Providence du Foyer !

Tes yeux baisent Sa Poigne,
Tu ne te sens pas seule !
Mais lui bat la campagne
Du ciel, où nul n'accueille !..

Nulle Poigne vers lui, il a tout sur le dos ;
Il est seul ; l'Infini reste sourd comme un pot.

O fille de la Terre,
Ton dieu est dans ta couche !
Mais lui a dû s'en faire,
Et si loin de sa bouche !..

Il s'est fait de bons dieux, consolateurs des morts.
Et supportait ainsi tant bien que mal son sort,

Mais bientôt, son idée,
 Tu l'as prise, jalouse !
 Et l'as accommodée
 Au culte de l'Épouse !

Et le Déva d'antan, Bon Cœur de l'Infini
 Est là... — pour que ton lit nuptial soit béni !

Avec tes accessoires,
 Ce n'est plus qu'une annexe
 Du Tout-Conservatoire
 Où s'apprête Ton Sexe.

Et ces autels bâtis de nos terreurs des cieux .
 Sont des comptoirs où tu nous marchandes tes yeux !

Les dieux s'en vont. Leur père
 S'en meurt. — O Jeune Femme,
 Refais-nous une Terre
 Selon ton corps sans âme !

Ouvre-nous tout Ton Sexe ! et, sitôt, l'Au-delà
 Nous est nul ! Ouvre, dis ? tu nous dois bien cela..

XXXVI

DIMANCHES

J'aurai passé ma vie à faillir m'embarquer
Dans de bien funestes histoires,
Pour l'amour de mon cœur de Gloire!...
— Oh ! qu'ils sont chers, les trains manqués
Où j'ai passé ma vie à faillir m'embarquer!...

Mon cœur est vieux d'un tas de lettres déchirées,
Oh ! Répertoire en un cercueil
Dont la Poste porte le deuil!...
— Oh ! ces veilles d'échauffourées
Où mon cœur s'entraînait par lettres déchirées!

Tout n'est pas dit encor, et mon sort est bien vert.

O Poste, automatique Poste,

O yeux passants fous d'holocaustes,

Oh ! qu'ils sont là, vos airs ouverts !...

Oh ! comme vous guettez mon destin encor vert

(Une, pourtant, je me rappelle,

Aux yeux grandioses

Comme des roses,

Et puis si belle !...

Sans nulle pose.

Une voix me criait : « C'est elle ! Je le sens ;

» Et puis, elle te trouve si intéressant ! »

— Ah ! que n'ai-je prêté l'oreille à ses accents !..)

XXXVII

LA VIE QU'ELLES ME FONT MENER

Pas moi, despotiques Vénus
Offrant sur fond d'or le Lotus
Du Mal, coiffées à la Titus !

Pas moi, Circées

Aux yeux en grand deuil violet comme des pensées !

Pas moi, binious

Des Papesses des blancs Champs-Élysées des fous,

Qui vous relayez de musiques
Par le calvaire de techniques
Des sacrilèges domestiques !

Le mal m'est trop ! tant que l'Amour
S'échange par le temps qui court.
Simple et sans foi comme un bonjour,

Des jamais franches
 A celles dont le Sort vient le poing sur la hanche,
 Et que s'éteint
 La Rosace du Temple, à voir, dans le satin,
 Ces sexes livrés à la grosse
 Courir, en valsant, vers la Fosse
 Commune des Modernes Noces.

O Rosace ! leurs charmants yeux
 C'est des vains cadrans d'émail bleu
 Qui marquent l'heure que l'on veut,
 Non des pétales,
 De ton Soleil des Basiliques Nuptiales !
 Au premier mot,
 Peut-être (on est si distinguée à fleur de peau !)
 Elles vont tomber en syncope
 Avec des regards d'antilope ; —
 Mais tout leur être est interlope !

Tu veux pas fleurir fraternel ?
 C'est bon, on te prendra tel quel,
 Petit mammifère usuel !
 Même la blague
 Me chaut peu de te passer au doigt une bague.

— Oh ! quel grand deuil,

Pourtant, leur ferait voir leur frère d'un autre œil !

Voir un égal d'amour en l'homme

Et non une bête de somme

Là pour lui remuer des sommes !

Quoi ? vais-je prendre un air géant,

Et faire appeler le Néant ?

Non, non ; ce n'est pas bienséant.

Je me promène

Parmi les sommités des colonies humaines ;

Du bout du doigt

Je feuillette les versions de l'Unique Loi.

Et je vivotte et m'inocule

Les grands airs gris du crépuscule,

Et j'en garrule ! et j'en garrule !

XXXVIII

DIMANCHES

Mon Sort est orphelin, les vêpres ont tu leurs cloches...
Et ces pianos qui ritournellent, jamais las !...
Oh ! monter, leur expliquer mon apostolat !
Oh ! du moins, leur tourner les pages, être là,
Les consoler ! (J ai des consolations plein les poches)...

Les pianos se sont clos. Un seul, en grand deuil, s'obstine.
Oh ! qui que tu sois, sœur ! à genoux, à tâtons,
Baiser le bas de ta robe dans l'abandon !...
Pourvu qu'après, tu me chasses, disant : « Pardon !
« Pardon, m'sieu, mais j'en aime un autre, et suis sa cousine !

Oh ! que je suis bien infortuné sur cette Terre !...
Et puis si malheureux de ne pas être Ailleurs !
Ailleurs, loin de ce savant siècle batailleur...
C'est là que je m'créerai un petit intérieur,
Avec Une dont, comme de Moi, Tout n'a que faire.

Une maigre qui me parlait,
Les yeux hallucinés de Gloires virginaies,
De rendre l'âme, sans scandale,
Dans un flacon de sels anglais...

Une qui me fit oublier
Mon art et ses rançons d'absurdes saturnales,
En attisant, gauche vestale,
L'Aurore dans mes oreillers...

Et que son regard
Sublime
Comme ma rime
Ne permit pas le moindre doute à cet égard.

XXXIX

PETITES MISÈRES DE MAI

On dit : l'Express
Pour Bénarès !

La Basilique
Des gens cosmiques !

Allons, chantons
Le Grand Pardon !

Allons, Tityres
Des blancs martyres !

Chantons : Nenni !
A l'Infini;

Hors des clôtures
De la Nature !

(Nous louerons Dieu,
En temps et lieu.)

Oh ! les beaux arbres
En candélabres !...

Oh ! les refrains
Des Pèlerins !...

Oh ! ces toquades
De Croisades !...

— Et puis, fourbu
Dès le début.

Et retour louche...

— Ah ! tu découches !

XL

PETITES MISÈRES D'AUTOMNE

HAMLET : Get thee to a nunnery ; why wouldst thou be a breeder of sinners ? I am myself indifferent honest ; but yet I could accuse me of such things that it were better, my mother had not borne me. I am wery proud, revengeful, ambitious ; with more offences at my beck, than I have thoughts to put them in etc... to a nunnery.

Je me souviens, — dis, rêvé ce bal blanc ?
 Une, en robe rose et les joues en feu,
 M'a tout ce soir-là dévoré des yeux,
 Des yeux impérieux et puis dolents,
 (Je vous demande un peu !)

Car vrai, fort peu sur moi d'un'en vedette,
 Ah ! pas plus ce soir-là d'ailleurs que d'autres,
 Peut-être un peu mon natif air d'apôtre,
 Empêcheur de danser en rond sur cette
 Scandaleuse planète.

Et, tout un soir, ces grands yeux envahis
De moi ! Moi, dos voûté sous l'A quoi Bon ?
Puis, partis, comme à jamais vagabonds !
(Peut-être en ont-ils peu après failli ?...)
Moi quitté le pays.

Chez nous, aux primes salves d'un sublime,
Faut battre en retraite. C'est sans issue.
Toi, pauvre, et t'escomptant déjà déçue
Par ce cœur (qui même eût plaint ton estime)
J'ai été en victime,

En victime après un joujou des nuits !
Ses boudoirs pluvieux mirent en sang
Mon inutile cœur d'adolescent...
Et j'en dormis. A l'aube je m'enfuis...
Bien égal aujourd'hui.

XLI

SANCTA SIMPLICITAS

Passants, m'induisez point en beautés d'aventure,
Mon Destin n'en saurait avoir cure ;
Je ne peux plus m'occuper que des Jeunes Filles,
Avec ou sans parfum de famille.

Pas non plus mon chez moi, ces précaires liaisons,
Où l'on s'aime en comptant par saisons ;
L'Amour dit légitime est seul solvable ! car
Il est sûr de demain, dans son art.

Il a le Temps, qu'un grand amour toujours convie ;
C'est la table mise pour la vie ;
Quand demain n'est pas sûr, chacun se gare vite !
Et même, autant en finir tout de suite.

Oh ! adjugés à mort ! comme qui conclueraient :

« D'avance, tout de toi m'est sacré,

» Et vieillesse à venir, et les maux hasardeux !

» C'est dit ! Et maintenant, à nous deux ! »

Vaisseaux brûlés ! et, à l'horizon, nul divorce !

C'est ça qui vous donne de la force !

O mon seul débouché ! — O mon vatout nubile !

A nous nos deux vies ! Voici notre ile.

XLII

ESTHÉTIQUE

La Femme mûre ou jeune fille,
J'en ai frôlé toutes les sortes,
Des faciles, des difficiles;
Voici l'avis que j'en rapporte :

C'est des fleurs diversement mises,
Aux airs fiers ou seuls selon l'heure,
Nul cri sur elles n'a de prise;
Nous jouissons, Elle demeure.

Rien ne les tient, rien ne les fâche,
Elles veulent qu'on les trouve belles,
Qu'on le leur râle et leur rabâche,
Et qu'on les use comme telles;

Sans souci de serments, de bagues,
Suçons le peu qu'elles nous donnent,
Notre respect peut être vague,
Leurs yeux sont hauts et monotones.

Cueillons sans espoirs et sans drames,
La chair vieillit après les roses ;
Oh ! parcourons le plus de gammes !
Car il n'y a pas autre chose.

XLIII

L'ILE

C'est l'île ; Eden entouré d'eau de tous côtés !...
Je viens de galoper avec mon Astarté
A l'aube des mers ; on fait sécher nos cavales.
Des veuves de Titans délassent nos sandales,
Eventent nos tresses rousses, et je reprends
Mon Sceptre tout écaillé d'émaux effarants !
On est gai, ce matin. Depuis une semaine
Ces lents brouillards plongeaient mes sujets dans la peine,
Tout soupirants après un beau jour de soleil
Pour qu'on prit la photographie de Mon Orteil...

Ah ! non, c'est pas cela, mon île, ma douce île...
Je ne suis pas encore un Néron si sénile...
Mon île pâle est au Pôle, mais au dernier
Des Pôles, inconnu des plus fols baleiniers !

Les Icebergs entrechoqués s'avancant pâles
Dans les brumes ainsi que d'albes cathédrales
M'ont cerné sur un bloc ; et c'est là que, très-seul,
Je fleuris, doux lys de la zone des linceuls,
Avec ma mie !

Ma mie a deux yeux diaphanes
Et viveurs ! et, avec cela, l'arc de Diane
N'est pas plus fier et plus hautement en arrêt
Que sa bouche ! (arrangez cela comme pourrez...)
Oh ! ma mie... — Et sa chair affecte un caractère
Qui n'est assurément pas fait pour me déplaire :
Sa chair est lumineuse et sent la neige, exprès
Pour que mon front pesant y soit toujours au frais,
Mon Front Équatorial, Serre d'Anomalies !...
Bref, c'est, au bas mot, une femme accomplie.

Et puis, elle a des perles tristes dans la voix...
Et ses épaules sont aussi de premier choix.
Et nous vivons ainsi, subtils et transis, presque
Dans la simplicité des gens peints sur les fresques.
Et c'est l'île. Et voilà vers quel Eldorado
L'Exode nihiliste a poussé mon radeau.

O lendemains de noce où nos voix mal éteintes
Chantent aux échos blancs la si grêle complainte :

LE VAISSEAU FANTOME

Il était un petit navire
Où Ugolin mena ses fils,
Sous prétexte, le vieux vampire !
De les fair' voyager gratis.

Au bout de cinq à six semaines,
Les vivres vinrent à manquer,
Il dit : « Vous mettez pas en peine ;
» Mes fils n'm'ont jamais dégoûté ! »

On tira z'à la courte paille,
Formalité ! raffinement !
Car cet homme, il n'avait d'entrailles
Qu'pour en calmer les tiraill'ments,

Et donc, stoïque et légendaire,
Ugolin mangea ses enfants,
Afin d'leur conserver un père...
Oh ! quand j'y song', mon cœur se fend !

Si cette histoire vous embête,
C'est que vous êtes un sans-cœur !
Ah ! j'ai du cœur par-d'ssus la tête,
Oh ! rien partout que rir's moqueurs !...

XLIV

DIMANCHES

LAERTES to *Ophelia* :
The charest maid is prodigal enough
If she unmask her beauty to the moon.

J'aime, j'aime de tout mon siècle ! cette hostie
Féminine en si vierge et destructible chair
Qu'on voit, au point du jour, altièremment sertie
Dans de cendreuses toilettes déjà d'hiver,
Se fuir le long des cris surhumains de la mer !

(Des yeux dégustateurs âpres à la curée ;
Une bouche à jamais cloîtrée !)

(— Voici qu'elle m'honore de ses confidences ;
J'en souffre plus qu'elle ne pense !)

Chère perdue, comment votre esprit éclairé,
Et ce stylet d'acier de vos regards bleuâtres
N'ont-ils pas su percer à jour la mise en frais
De cet économique et passager bellâtre ?...
— Il vint le premier ; j'étais seule devant l'âtre...

Hier l'orchestre attaqua
Sa dernière polka.

Oh ! l'automne, l'automne !
Les casinos
Qu'on abandonne
Remisent leurs pianos !...

Phrases, verroteries,
Caillots de souvenirs.
Oh ! comme elle est maigrie !
Que vais-je devenir ?...

Adieu ! Les files d'ifs dans les grisailles
Ont l'air de pleureuses de funérailles
Sous l'autan noir qui veut que tout s'en aille.

Assez, assez,
C'est toi qui as commencé,

Va, ce n'est plus l'odeur de tes fourrures.
Va, vos moindres clins d'yeux sont des parjures.
Tais-toi, avec vous autres rien ne dure.

Tais-toi, tais-toi,
On n'aime qu'une fois...

XLV

NOTRE PETITE COMPAGNE

Si mon Air vous dit quelque chose,
Vous auriez tort de vous gêner ;
Je ne la fais pas à la pose ;
Je suis La Femme, on me connaît.

Bandeaux plats ou crinière folle,
Dites ? quel Front vous rendrait fou ?
J'ai l'art de toutes les écoles,
J'ai des âmes pour tous les goûts.

Cueillez la fleur de mes visages,
Buvez ma bouche et non ma voix,
Et n'en cherchez pas davantage...
Nul n'y vit clair ; pas même moi.

Nos armes ne sont pas égales,
Pour que je vous tende la main,
Vous n'êtes que de naïfs mâles,
Je suis l'Éternel Féminin !

Mon But se perd dans les Etoiles !
C'est moi qui suis la Grande Isis !
Nul ne m'a retroussé mon voile.
Ne songez qu'à mes oasis...

Si mon Air vous dit quelque chose,
Vous auriez tort de vous gêner ;
Je ne la fais pas à la pose :
Je suis La Femme ! on me connaît.

XLVI

COMPLAINTÉ DES CRÉPUSCULES
CÉLIBATAIRES

C'est l'existence des passants...
Oh ! tant d'histoires personnelles!...
Qu'amèrement intéressant
De se navrer de leur kyrielle !

Ils s'en vont flairés d'obscurs chiens,
Ou portent des paquets, ou flânent...
Ah ! sont-ils assez quotidiens,
Tueurs de temps et monomanes,

Et lorgneurs d'or comme de strass
Aux quotidiennes devantures !...
La vitrine allume son gaz,
Toujours de nouvelles figures...

Oh ! que tout m'est accidentel !
Oh ! j'ai-t-y l'âme perpétuelle !...
Hélas, dans ces cas, rien de tel
Que de pleurer une infidèle !...

Mais qu'ai-je donc laissé là-bas ?
Rien. Eh ! voilà mon grand reproche !
O culte d'un Dieu qui n'est pas,
Quand feras-tu taire tes cloches !...

Je vague depuis le matin
En proie à des loisirs coupables,
Espionnant quelque grand destin
Dans l'œil de mes douces semblables...

Oh ! rien qu'un lâche point d'arrêt
Dans mon destin qui se dévide !...
Un amour pour moi tout exprès
En un chez nous de chrysalide !...

Un simple cœur, et des regards
Purs de tout esprit de conquête,
Je suis si exténué d'art !
Me répéter, oh ! mal de tête !...

Va, et les gouttières de l'ennui !
Ça goutte, goutte sur ma nuque...
Ça claque, claque à petit bruit...
Oh ! ça claquera jusque... jusque ?...

XLVII

ÈVE, SANS TRÊVE

Et la Coiffure, l'Art du Front,
Cheveux massés à la Néron
Sur des yeux qui, du coup, fermentent ;
Tresses, bandeaux, crinière ardente ;
Madone ou caniche ou bacchante ;

Mes frères, décoiffons d'abord ! puis nous verrons.

Ah ! les ensorcelants Protées !
Et suivez-les décolletées
Des épaules ; comme, aussitôt,
Leurs yeux, les plus durs, les plus faux,
Se noient, l'air tendre et comme il faut,

Dans ce halo de chair en harmonies lactées !..

Et ce purgatif : Vierge hier,
 Porter aujourd'hui dans sa chair,
 Fixe, un Œil mâle, en fécondée !
 L'âme doit être débordée !
 Oh ! nous n'en avons pas idée !
 Leur air reste le même, avenant et désert...

Avenant, Promis et Joconde !
 Et par les rues, et dans le monde
 Qui saurait dire de ces yeux
 Réfléchissant tout ce qu'on veut
 Voici les vierges, voici ceux
 Où la Foudre finale a bien jeté la sonde.

Ah ! non, laissons, on n'y peut rien.
 Suivons-les comme de bons chiens,
 Couvrons de baisers leurs visages
 Du moment, faisons bon ménage
 Avec leurs bleus, leurs noirs mirages,
 Cueillons-en, puis chantons : merci c'est bien, fort bien...

XLVIII

DIMANCHES

Le Dimanche, on se plaît
A dire un chapelet
A ses frères de lait.

Orphée, ô jeune Orphée !
Sérails des coriphées
Aux soirs du fleuve Alphée. .

Parcival, Parcival !
Étendard virginal
Sur les remparts du mal...

Prométhée, Prométhée !
Phrase répercutée
Par les siècles athées...

Nabuchodonosor !
Moloch des âges d'or
Régissez-nous encor ?...

Et vous donc, filles d'Ève,
Sœurs de lait, sœurs de sève,
Dès destins qu'on se rével

Salomé, Salomé !
Sarcophage embaumé
Ou dort maint Bien-Aimé...

Ophélie, toi surtout
Viens-moi par ce soir d'août,
Ce sera entre nous.

Salammbô, Salammbô !
Lune au chaste halo
Qui laves nos tombeaux...

Grande sœur, Messaline !
O panthère câline
Griffant nos mousselines...

Oh ! même Cendrillon
Reprisant ses haillons
Au foyer sans grillon...

Ou Paul et Virginie,
O vignette bénie
Des ciels des colonies...

— Psyché, folle Psyché,
Feu-follet du péché,
Vous vous ferez moucher !...

L'

LA MÉLANCOLIE DE PIERROT

Le premier jour, je bois leurs yeux ennuyés...

Je baiserais leurs pieds,

A mort. Ah ! qu'elles daignent

Prendre mon cœur qui saigne !

Puis on cause... — et ça devient de la Pitié,

Et enfin je leur offre mon amitié.

C'est de pitié, que je m'offre en frère, en guide ;

Elles, me croient timide,

Et clignent d'un œil doux :

« Un mot, je suis à vous ! »

(Je te crois.) Alors, moi, d'étaler les rides

De ce cœur, et de sourire dans le vide...

¹ La pièce XLIX manque. On n'en a que le titre : *Rouages*.

Et soudain j'abandonne la garnison,
Feignant de trahisons !
(Je l'ai échappé belle !)
Au moins, m'écrira-t-elle ?

Point. Et je la pleure toute la saison...

— Ah ! j'en ai assez de ces combinaisons !

Qui m'apprivoisera le cœur ! belle cure...

Suis si vrai de nature !

Aie la douceur des sœurs !

Oh viens ! suis pas noceur,

Serait-ce donc une si grosse aventure

Sous le soleil ? dans toute cette verdure...

LI

CAS REDHIBITOIRE

(Mariage)

Ah ! mon âme a sept facultés !
Plus autant qu'il est de chefs-d'œuvre,
Plus mille microbes ratés
Qui m'ont pris pour champ de manœuvre.

Oh ! le suffrage universel
Qui se bouscule et se chicane,
A chaque instant, au moindre appel,
Dans mes mille occultes organes !...

J'aurais voulu vivre à grands traits,
Le long d'un classique programme
Et m'associant en un congrès
Avec quelque classique femme.

Mais peut-il être question
D'aller tirer des exemplaires
De son individu si on
N'en a pas une idée plus claire ?..

LII

ARABESQUES DE MALHEUR

Nous nous aimions comme deux fous ;
On s'est quittés sans en parler.
(Un spleen me tenait exilé
Et ce spleen me venait de tout.)

Que ferons-nous, moi, de mon âme,
Elle de sa tendre jeunesse !
O vieillissante pécheresse,
Oh ! que tu vas me rendre infâme !

Des ans vont passer là-dessus ;
On durcira chacun pour soi ;
Et bien souvent, et je m'y vois,
On ragera : « Si j'avais su !... »

Oh ! comme on fait claquer les portes,
Dans ce Grand Hôtel d'anonymes !
Touristes, couples légitimes,
Ma Destinée est demi-morte !....

— Ses yeux disaient : « Comprenez-vous !
» Comment ne comprenez-vous pas ! »
Et nul n'a pu le premier pas ;
On s'est séparés d'un air fou.

Si on ne tombe pas d'un même
Cri à genoux, c'est du factice.
Ensemble ! voilà la justice
Selon moi, voilà comment j'aime.

LIII

LES CHAUVES-SOURIS

C'est qu'elles m'ont l'air bien folles, ce soir,
Les cloches du couvent des carmélites !
Et je me demande au nom de quels rites...
Allons, montons voir.

Oh ! parmi les poussiéreuses poutrelles,
Ce sont de jeunes chauves-souris
Folles d'essayer enfin hors du nid
Leurs vieillottes ailes !

— Elles s'en iront désormais aux soirs,
Chasser les moustiques sur la rivière,
A l'heure où les diurnes lavandières
Ont tu leurs battoirs.

— Et ces couchants seront tout solitaires,
Tout quotidiens et tout supra-Védas,
Tout aussi vrais que si je n'étais pas,
Tout à leur affaire.

Ah ! ils seront tout aussi quotidiens
Qu'aux temps où la planète à la dérive
En ses langes de vapeur primitives
Ne savait rien d'rien.

Ils seront tout aussi à leur affaire
Quand je ne viendrai plus crier bravo
Aux assortiments de mourants joyaux
De leur éventaire,

Qu'aux jours où certain bohème filon
Du commun néant n'avait pas encore
Pris un accès d'existence pécore
Sous mon pauvre nom.

LIV

SIGNALEMENT

Chair de l'Autre Sexe ! Élément non-moi !
Chair, vive de vingt ans poussés loin de ma bouche !...
L'air de sa chair m'ensorcelle en la foi
Aux abois
Que par Elle, ou jamais, Mon Destin fera souche.....
Et, tout tremblant, je regarde, je touche...

Je me prouve qu'Elle est ! — et puis, ne sais qu'en croire...
Et je revôis mes chemins de Damas
Au bout desquels c'était encor les balançoires
Provisoires...
Et je me récuise, et je me débats !
Fou d'un art à nous deux ! et fou de célibats...

Et toujours le même Air ! me met en frais
De cœur, et me transit en ces conciliabules...
Deux grands yeux savants, fixes et sacrés
Tout exprès.
Là, pour garder leur sœur cadette, et si crédule,
Une bouche qui rit en campanule !...

(O yeux durs, bouche folle !) — ou bien Ah ! le contraire :
Une bouche toute à ses grands ennuis,
Mais l'arc tendu ! sachant ses yeux, ses petits frères
Tout à plaire,
Et capables de rendez-vous de nuit
Pour un rien, pour une larme qu'on leur essui' !...

Oui, sous ces airs supérieurs,
Le cœur me piaffe de génie
En labyrinthes d'insomnie !...
Et puis, et puis, c'est bien ailleurs
Que je communie...

LV

DIMANCHES

Jaques Motley's the auly wear

de Jean Motley

Ils enseignent
Que la nature se divise en trois règnes,
Et professent
Le perfectionnement de notre Espèce

Ah ! des canapés
Dans un val de Tempé !

Des contrées
Tempérées,
Et des gens
Indulgents

Qui pâturent
La Nature.
En janvier,
Des terriers
Où l'on s'aime
Sans système,
Des bassins
Noirs d'essaims
D'acrobates
Disparates
Qui patinent
En sourdine.....

Ah ! vous savez ces choses
Tout aussi bien que moi ;
Je ne vois pas pourquoi
On veut que j'en recause.

LVI

AIR DE BINIOU

Non, non, ma pauvre cornemuse,
Ta complainte est pas si oiseuse ;
Et Tout est bien une méprise,
Et l'on peut la trouver mauvaise ;

Et la Nature est une épouse
Qui nous carambole d'extases,
Et puis, nous occit, peu courtoise,
Dès qu'on se permet une pause.

Eh bien ! qu'elle en prenne à son aise,
Et que tout fonctionne à sa guise !
Nous, nous entretiendrons les Muses,
Les neuf immortelles Glaneuses !

(Oh ! pourrions-nous pas, par nos phrases.
Si bien lui retourner les choses,
Que cette marâtre jalouse
N'ait plus sur nos rentes de prise ?)

TABLE DES MATIÈRES

L'IMITATION DE NOTRE-DAME LA LUNE

Un mot au Soleil pour commencer.	9
Litanies des premiers quartiers de la Lune	12
Au large.	14
Clair de Lune.	15
Climat, faune et flore de la Lune	17
Guitare	21
Pierrots (<i>C'est, sur un cou</i>).	23
Pierrots (<i>On a des principes</i>).	31
Pierrots (<i>Scène courte mais typique</i>).	32
Locutions des Pierrots.	34
Dialogue avant le Lever de la Lune	50
Lunes en détresse	52
Petits mystères	54
Nuitamment	56
États	58
La Lune est stérile.	64
Stérilités.	66
Les Linges, le Cygne.	65
Nobles et touchantes divagations sous la Lune	68
Jeux	72
Litanies des derniers quartiers de la Lune.	74
Avis, je vous prie.	77

DERNIERS VERS

I. -- L'hiver qui vient	81
II. -- Le mystère des trois cors	85
III. -- Dimanches (<i>Bref, j'allais me donner</i>)	89
IV. -- Dimanches (<i>C'est l'automne</i>)	93
V. -- Pétition	97
VI. -- Simple agonie	101
VII. -- Solo de Lune	105
VIII. -- Légende	111
IX. -- <i>Oh! qu'une, d'Elle-même</i>	115
X. -- <i>O géraniums diaphanes</i>	118
XI. -- Sur une défunte	122
XII. -- <i>Noire bise, averse glapissante</i>	126

DES FLEURS DE BONNE VOLONTÉ

I. -- Avertissement	133
II. -- Figurez-vous un peu	135
III. -- Mettons le doigt sur la plaie	137
IV. -- Maniaque	139
V. -- Le vrai de la chose	141
VI. -- Rigueurs à nulle autre pareilles	143
VII. -- Aquarelle en cinq minutes	144
VIII. -- Romance	146
IX. -- Petites misères de juillet	148
X. -- Esthétique (<i>Je fais la cour à ma destinée...</i>)	152
XI. -- Dimanches (<i>O Dimanches bannis...</i>)	154
XII. -- Dimanches (<i>Oh! ce piano...</i>)	156
XIII. -- Avant-dernier mot	158
XIV. -- L'éternel quiiproquo	160
XV. -- Petite prière sans prétentions	162
XVI. -- Dimanches (<i>Le ciel pleut...</i>)	163
XVII. -- Cythère	165

XVIII. — Dimanche (<i>Je m'ennuie...</i>)	167
XIX. — Albums	169
XX. — Célibat, célibat, tout n'est que célibat	171
XXI. — Dimanche (<i>Je ne tiens que des mois...</i>)	173
XXII. — Le bon apôtre	175
XXIII. — Petites misères d'octobre	177
XXIV. — Gare au bord de la mer.	170
XXV. — Impossibilité de l'infini en hosties.	181
XXVI. — Ballade	183
XXVII. — Petites misères d'hiver.	185
XXVIII. — Dimanches (<i>Les nasillardes cloches...</i>)	187
XXIX. — Le brave, brave automne.	189
XXX. — Dimanches (<i>C'est l'automne</i>)	191
XXXI. — Petites misères d'août.	193
XXXII. — Soirs de fête.	196
XXXIII. — Fife	197
XXXIV. — Dimanches (<i>N'achèez pas la ritournelle...</i>)	199
XXXV. — L'Aurore promise.	202
XXXVI. — Dimanches (<i>J'aurai passé ma vie...</i>)	205
XXXVII. — La vie qu'elles me font mener	207
XXXVIII. — Dimanches (<i>Mon sort est orphelin...</i>)	210
XXXIX. — Petites misères de mai.	212
XL. — Petites misères d'automne	214
XLI. — Sancta Simplicitas	216
XLII. — Esthétique (<i>La femme mûre ou jeune fille</i>)	218
XLIII. — L'île.	220
XLIV. — Dimanches (<i>J'aime, j'aime de tout mon siècle...</i>)	223
XLV. — Notre petite compagne	226
XLVI. — Complainte des Crépuscules célibataires	228
XLVII. — Ève, sans trêve.	231
XLVIII. — Dimanches (<i>Le Dimanche, on se plait...</i>)	233
L ¹ . — La mélancolie de Pierrot.	236

¹ La pièce XLIX manque.

LI. — Cas rédhitoire (<i>Mariage</i>).	238
LII. — Arabesques de malheur	240
LIII. — Les chauves-souris.	242
LIV. — Signalement	244
LV. — Dimanches (<i>Ils enseignent</i>)	246
LVI. — Air de binou. . -	248



BINDING SECT OCT 7 1969

PQ Laforge, Jules
2323 Poésies
L8A17
1920
t.2

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY
